Socialisme et Spiritisme
&
Jaurès Spiritualiste

Léon DENIS

compilation
d'articles éponymes
parus dans
La Revue Spirite (1924)

Dans une séance, son médium, que l'on tenait sciemment en dehors de toutes ces questions, lui dit un jour : « C'est nous qui t'inspirons tes articles sur le socialisme ; ils ont une très grande portée, tu dois toujours travailler de plus en plus, ta tâche est loin d'être achevée. », dans *Léon Denis intime*, Claire BAUMARD (1929)



Avril 2022

Table des matières

Socialisme et Spiritisme

Février 1924

I

Spiritisme et socialisme sont unis par des liens étroits, car l'un apporte à l'autre ce qui lui manque le plus, c'est-à-dire les éléments de sagesse, de justice, de pondération, les hautes vérités et le noble idéal sans lesquels il risque de rester impuissant ou de sombrer dans l'anarchie.

Mais, avant tout, il importe de bien définir le sens des termes que nous employons. Pour nous, le socialisme, est l'étude, la recherche et l'application des lois et moyens susceptibles d'améliorer la situation matérielle, intellectuelle et morale de l'humanité. Dans ces conditions, les nuances, les variétés d'opinions, de systèmes sont nombreuses, depuis le socialisme chrétien jusqu'au communisme, et tout homme soucieux du sort de ses semblables peut se dire socialiste, quelles que soient d'ailleurs ses prédilections.

Mon intention est bien moins de traiter la question sociale au point de vue politique ou économique que de rechercher quelle part d'influence le socialisme pourrait avoir sur l'évolution de l'esprit humain, et particulièrement sur l'éducation du peuple. Les questions sociales, qui avaient revêtu il y a quelque temps un caractère violent et menaçaient de mettre le feu à l'édifice qui nous abrite, ont un peu perdu de leur acuité. C'est le moment de les considérer sans passion, sans aigreur, avec le calme qui convient à des esprits réfléchis, épris de justice, désireux de faciliter l'évolution de tous dans la paix et l'harmonie. Comme nous le verrons, la question sociale est par-dessus tout une question morale.

Nous souscrivons volontiers aux revendications légitimes de la classe ouvrière réclamant pour le travailleur sa part d'influence et de bien-être, son droit aux bénéfices industriels et sa place au soleil, mais nous réprouvons les moyens violents et révolutionnaires qui seraient un danger pour la société occidentale, après avoir ruiné la société russe.

Ce qui caractérise actuellement à nos yeux l'état d'esprit des socialistes, à l'exception de quelques rares unités, c'est la connaissance insuffisante et trop rudimentaire des lois universelles, sans l'observation desquelles toute œuvre humaine est condamnée d'avance à l'impuissance, à la stérilité, quand elle n'aboutit pas au désordre, au chaos.

La vie des sociétés, comme celle de l'Univers, c'est l'équilibre des forces opposées, des forces contraires. L'équilibre parfait, c'est l'ordre, la paix, l'harmonie ; mais, dès qu'une de ces forces empiète sur les autres, c'est le trouble, la confusion, la souffrance. L'état d'infériorité de notre monde provient précisément de l'instabilité des forces physiques et sociales en action à sa surface, car les unes se répercutent sur les autres.

Tout le passé nous montre la prédominance des classes élevées, dites dirigeantes, sur le peuple réduit à l'état de misère. Aujourd'hui ce sont les classes ouvrières qui parfois veulent prendre le dessus et diriger à leur tour la société. Mais le despotisme d'en bas n'est pas meilleur que celui d'en haut ; il est plutôt pire, parce que plus brutal et plus aveugle.

Depuis la dernière guerre le niveau intellectuel et moral s'est sensiblement abaissé. Les passions se sont déchaînées, les appétits et les convoitises sont devenus plus âpres, plus ardents. C'est que les meilleurs sont partis ; entraînés par leur dévouement, par l'esprit de sacrifice, ils ont couru à la mort comme à une fête, tandis que les autres, plus prudents, moins désintéressés, ont su préserver leur vie. Ceux qui se sont offerts en holocauste pour le salut des autres planent en foule au-dessus de nous[1], s'assimilent des forces et des lumières nouvelles. Ils reviendront bientôt au sein de cette humanité qui a besoin de leur concours pour travailler à son évolution. Déjà, parmi la

1 Sir Conan Doyle, le grand écrivain anglais, nous communique une photographie prise le 11 novembre, à Londres, au Cénotaphe du soldat inconnu, pendant la minute de silence et de recueillement. On y voit une foule de têtes de jeunes gens parmi lesquelles l'éminent écrivain affirme reconnaître celle de son fils tué sur le front.

génération qui monte, des esprits de valeur ont pris leur place et dans une vingtaine d'années on les verra s'affermir par leurs mérites et les vertus acquises ; mais, d'ici là, nous aurons à traverser une période difficile pendant laquelle tous ceux qui ont conscience de leurs devoirs et de la solidarité qui nous relie tous, les spirites surtout, devront payer de leur personne et guider leurs semblables dans la voie ardue du progrès.

La grande loi d'évolution qui régit tous les êtres doit aussi servir de base à toute organisation sociale. Chacun a droit à une situation en rapport avec ses aptitudes et ses qualités morales. Or, cet acquis que nous apportons de nos vies antérieures, l'éducation spirite pourrait seule le préciser.

L'essentiel serait donc d'apprendre d'abord à tous les hommes d'où ils viennent, où ils vont, c'est-à-dire quel est le but réel de la vie et de la destinée. Alors seulement apparaîtra dans tout son éclat et dans toutes ses conséquences sociales, cette solidarité immense qui relie les êtres à tous les degrés de leur ascension, les contraignant, pour leur propre bien, à revenir sur terre et sur les autres mondes dans les conditions les plus diverses, afin d'y acquérir les qualités inhérentes à ces milieux et, parfois aussi, pour y racheter un passé coupable.

Après les doctrines du passé qui ne nous ont apporté qu'obscurité, incertitude, le spiritisme projette une vive clarté sur la voie à parcourir ; dans l'enchaînement de nos vies successives il nous montre l'ordre, la justice, l'harmonie qui règnent dans l'univers. Que le socialiste assagi adopte cette grande doctrine, cette science vaste et profonde qui éclaire tous les problèmes et nous fournit des preuves expérimentales de la survivance ; que ses partisans s'en imprègnent, y conforment leurs actes et il pourra devenir un des leviers qui porteront l'humanité vers des destinées meilleures.

*
* *

Quoique le moi soit haïssable, je crois devoir insister sur l'état d'esprit dans lequel je me propose de traiter ce grand sujet.

Je suis né dans la classe ouvrière et j'en ai connu les luttes, les privations. Mon père était tailleur de pierres, puis il devint petit entrepreneur, mais le travail manquait souvent et il fallut changer de métier. Moi-même, après avoir reçu une instruction très sommaire, j'ai débuté petit employé de commerce et le labeur manuel ne m'est pas étranger. Déjà, à douze ans, je décollais des plans de cuivre à la Monnaie de Bordeaux, et mes doigts d'enfant, sous le frottement du métal, se tintaient parfois de sang. À seize ans, dans une faïencerie de Tours, je portais la hotte les jours où l'on détournait. À vingt ans, dans une manufacture de cuir, je charroyais des peaux aux heures de presse, ou je manœuvrais « la marguerite », gros outil de bois qui sert à assouplir les cuirs. Obligé pendant le jour de gagner mon pain et celui de mes vieux parents, j'ai consacré bien des nuits à l'étude, afin de compléter mon léger bagage de connaissances, et, de là, date l'affaiblissement prématuré de ma vue.

Après la guerre de 1870, j'ai compris qu'il fallait travailler avec ardeur à l'éducation du peuple. Dans ce but, avec quelques citoyens dévoués, nous avions fondé dans notre région la Ligue de l'Enseignement, dont je suis devenu secrétaire général, créé des bibliothèques populaires, inauguré un peu partout des séries de conférences. Ceci, pour démontrer que j'ai toujours gardé le contact avec les classes laborieuses, que j'ai partagé leurs soucis, leurs aspirations vers le progrès. Je me suis beaucoup intéressé au mouvement coopératif et j'ai longtemps tenu, à titre gracieux, les livres d'un groupe d'ouvriers cordonniers réunis dans une entreprise commune.

Maintenant que l'âge a blanchi ma tête et que l'expérience est venue, j'apprécie plus hautement les avantages que procure à toute âme les réincarnations parmi les humbles et la libre acceptation de la loi du travail. En effet, le travail est un préservatif souverain contre les pièges de la passion, une sorte de bain moral, un synonyme de joie, de paix, de bonheur, lorsqu'il est accompli avec intelligence et entrain.

Aussi je comprends mieux pourquoi la loi d'évolution oblige l'immense majorité des êtres à renaître au sein des classes laborieuses pour y développer les saines énergies, façonner les

caractères, rendre l'homme vraiment digne de ce nom. Dans la lutte constante contre les besoins, dans l'effort quotidien pour s'arracher à l'étreinte des nécessités, peu à peu la volonté s'affirme, le jugement se forme, les plus belles qualités s'épanouissent. C'est pour cela que les plus grandes âmes qui ont passé sur la terre : le Christ, Jeanne d'Arc et tant d'autres nobles esprits, ont voulu naître dans les conditions les plus obscures pour servir d'exemple à l'humanité.

*

* *

Je dois dire ici que dans le cours de ma vie, depuis mon enfance, au milieu des difficultés que j'ai dû surmonter, j'ai toujours été soutenu par l'Au-delà. Aux moments dont je viens de parler, je-me sentais poussé dans ma voie par une force invisible, une force dont j'ignorais encore la nature, car mes guides spirituels ne se révélèrent qu'un peu plus tard. Cependant, je possédais déjà une faculté médianimique, celle de l'écriture, et j'obtenais des communications d'une forme assez littéraire. Mais cette faculté disparut tout d'un coup lorsque je devins conférencier. Mes protecteurs de l'espace m'expliquèrent qu'ils avaient adapté, leurs secours fluidiques à mes facilités- oratoires et aux moyens d'improvisation comme étant plus efficaces pour la vulgarisation du spiritisme. J'ai pu remarquer plusieurs cas analogues de transformation des facultés psychiques, surtout chez les médiums à incorporation.

À cette époque, je ne traitais pas encore publiquement les questions spirites, je choisissais des sujets s'y rattachant plus ou moins directement, tels que la Pluralité des mondes habités, le Génie de la Gaule, Jeanne d'Arc et autres sujets qui me permettaient d'aborder incidemment le problème du monde invisible.

Ce ne fut que vers 1880 que j'abordai franchement et publiquement cette question. Le public était peu favorable et il fallut plus d'une fois supporter les railleries, les objections puériles, et surtout le boucan. Aujourd'hui, les conférenciers spirites rencontrent un meilleur accueil. Si leurs auditeurs ne sont pas toujours convaincus, du moins ils écoutent avec courtoisie. Cette différence d'attitude donne la mesure exacte des progrès réalisés par nos croyances dans une période de quarante années.

C'est surtout au cours de mes conférences contradictoires en Belgique, avec Yolders et Oscar Beck, deux fortes têtes du parti socialiste, que j'ai pu me rendre compte que celui-ci était profondément imbu des théories matérialistes et, par conséquent, dans l'impossibilité de rattacher son plan de réforme aux lois générales de d'univers dont l'essence est toute spiritualiste. Il est vrai qu'il existe de brillantes exceptions parmi lesquelles je citerai Jaurès, qui fut toujours un spiritualiste convaincu, éloquent et même poète à ses heures. Mais il ne semble pas que Sur ce point il ait fait école.

De mes constants rapports avec des travailleurs de tous ordres, une considération se dégage : c'est que les ouvriers, soit des villes, soit des champs, pris individuellement, isolément, sont peu accessibles aux doctrines subversives : communisme et anarchie. Sans doute ils ont gardé du passé, des siècles de servage, une sorte d'atavisme intuitif qui les rend hostiles à toutes les formes de l'oppression ; mais ils possèdent au fond d'eux-mêmes le sentiment des réalités, ils aiment la justice et le progrès.

C'est surtout dans les grands centres industriels que les excitateurs ont plus de prise sur les masses ouvrières et que la parole enflammée des orateurs en mal d'arrivisme réussit mieux à les pousser à des excès. Mais ceux-ci ont, généralement, peu de durée. La France est un pays de bon sens et de raison qui reste réfractaire aux théories du bolchevisme et autres doctrines étrangères. Ce que l'on appelle la « guerre des classes » n'existe que sur le papier. En réalité, il n'y a plus de classes depuis la Révolution, ou tout au moins il n'y a plus entre elles de limites précises, car la pénétration est réciproque et continue. Tout ouvrier laborieux et économe peut devenir patron. La bourgeoisie a ses racines dans le peuple et s'y recrute incessamment : c'est de son sein que se sont élevés la plupart des hommes qui ont illustré l'humanité ; c'est de là que sont montés tant de

« bourgeois », grâce à leur travail ou à leur talent. Par contre, combien de petits rentiers, de petits propriétaires sont, du fait de la guerre et de ses conséquences économiques, retombés dans le prolétariat ? Leur nombre est difficile à fixer, car en changeant de situation ils changent presque toujours de résidence et vont se perdre dans le tourbillon des grandes cités.

Le malheur est que les campagnes se dépeuplent et que la pléthore des villes s'accroît sans cesse. On déserte le travail sain et régénérateur des champs, pour aller s'enfermer dans des locaux étroits, privés d'air et de lumière. Ainsi peu à peu la race se stérilise, S'amoindrit et glisse sut une pente dangereuse.

*

*   *

Il semble que nous assistions à un commencement de désagrégation de la société. Le ciment qui relie les éléments de l'édifice, c'est-à-dire, l'esprit de famille, la discipline sociale, le patriotisme, le sentiment religieux, etc, s'affaiblit et se décompose.

À qui remonte la responsabilité de cet état de choses ? En grande partie à l'Église et à l'école. Pétrifiée dans ses dogmes, l'Église est devenue impuissante à communiquer au corps social cette foi vivante qui est le grand ressort, l'âme même des nations. Son catéchisme, incompréhensible et incompris, est notoirement insuffisant à éclairer et à guider les enfants du peuple dans les voies difficiles de l'existence. Certains, il est vrai, peuvent encore s'en contenter ; mais une société entière ne peut vivre de ce pain desséché et durci.

Parlons de l'école actuelle, laïque et obligatoire. Elle fut une réaction contre l'école congréganiste imbue des préjugés dogmatiques et des routines séculaires. Les promoteurs de l'école laïque avaient un programme et un but : Faire partager à tous, dans un élan d'enthousiasme, leur confiance dans la solidarité humaine par la diffusion de l'instruction et la connaissance des principes qui affirment le devoir et la participation de tous à l'œuvre commune. Cette instruction était complétée par des notions de morale tout imprégnées d'idéal spiritualiste. Les manuels de Paul Bert, de Compayré enseignaient l'existence de Dieu, l'immortalité de l'être et cherchaient à rallumer le feu sacré dans les âmes françaises ; mais leurs successeurs, dans leur politique terre à terre, éliminèrent peu à peu ces notions d'idéalisme et l'école retomba sous l'influence matérialiste.

Dès lors, l'instruction laïque, dépourvue d'élévation, a développé le sentiment personnel. De l'orgueil à l'égoïsme il n'y a qu'un pas, et, depuis trente ans, celui-ci a grandi, grâce au bien-être procuré par une civilisation toute matérielle. Lorsque l'instruction est dépourvue de frein moral, de sanction et vient se mêler à la passion matérielle, elle ne fait que surexciter les appétits, le désir de jouissances et se traduit par un égoïsme effréné.

Il faut donc combattre l'égoïsme par un enseignement idéaliste régénérateur. L'égoïsme étant vaincu, il sera plus facile d'éteindre les autres passions qui rongent le cœur humain.

L'école neutre représente aujourd'hui un ensemble de connaissances privées du bien moral nécessaire pour constituer une éducation, une direction efficace. Elle retrouverait son prestige, son pouvoir bienfaisant, en s'assimilant une doctrine spiritualiste indépendante, susceptible de remplacer tous les enseignements confessionnels. Or, cette doctrine, le spiritisme seul peut la lui fournir. En attendant cette fusion nécessaire, quel est notre rôle, à nous spirites ? C'est de créer, de multiplier l'exemple de nos frères Lyonnais, les écoles du dimanche où la doctrine et la morale spirites sont enseignées aux enfants, ainsi qu'aux adultes.

Ce que nous disons de l'école primaire s'applique également à l'enseignement supérieur et même à la science, laquelle n'est encore qu'un ensemble de théories passagères, d'hypothèses provisoires qu'un siècle édifie et que le siècle suivant détruit et remplace, comme l'a démontré M. Charles Richet, avec une vigueur et une franchise qui ne sont pas sans mérite.

Il est vrai qu'une science nouvelle s'édifie peu à peu. Elle a pour base l'expérimentation psychique ; mais elle se heurte à tant de préjugés, de parti pris, de routines matérialistes, qu'il se passera longtemps avant de réaliser cette synthèse nécessaire et attendue qui reliera nos sciences

actuelles, partielles, fragmentaires, dans un tout harmonieux, c'est-à-dire en une conception générale de la vie et de l'univers. Elle deviendrait ainsi un mobile d'action, un foyer de lumière capable d'éclairer et de guider l'homme dans les voies jusqu'ici incertaines de sa destinée.

La science n'est pas faite, elle se fait ; un jour, devenue intégrale et homogène, elle embrassera dans ses études les mondes visible et invisible et pénétrera dans cet océan de vie occulte qui nous enveloppe. Elle en dégagera les lois et, par-dessus tout, cette grande loi d'ascension qui entraîne chacun de nous, à travers les temps, vers des états meilleurs. Alors, parvenue à ce domaine élevé de la connaissance, elle pourra servir de base à l'enseignement et à l'éducation, car elle aura non seulement une loi, mais aussi une morale à offrir à l'humanité.

Aujourd'hui, elle n'est encore que le balbutiement de l'enfant s'essayant à épeler les premières lettres du grand livre éternel et divin.

Écrasé sous le poids de la matière dont la densité est plus grande chez nous que sur les globes voisins, étouffé par une atmosphère empoisonnée par les fluides des passions terrestres, comment l'homme pourrait-il connaître la vie invisible qui remplit l'espace ? Gomment pourrait-il se faire une idée de ces hiérarchies spirituelles qui s'étagent jusqu'aux sommets où siège l'Incréé ? Et cependant c'est là ce que l'homme a le plus besoin de connaître, puisque c'est le but suprême de ses efforts, la sanction de ses actes, la compensation réservée à ses épreuves et à ses maux.

Il est vrai que, par la découverte des forces radiantes et des états subtils de la matière, la science humaine a commencé à entrevoir la possibilité d'une vie invisible ; mais, avant d'avoir analysé cet état de vie et, par ses procédés et ses méthodes actuels, en avoir dégagé les lois, les conséquences morales, il peut s'écouler des siècles ! En attendant que notre science terrestre soit parvenue à la hauteur des nécessités sociales, voici que l'enseignement des Esprits vient nous ouvrir de plus vastes horizons en nous initiant aux lois et aux harmonies de la vie universelle. Peu à peu, sur tous les points du globe, une communion s'établit entre les vivants et les défunts. Et bientôt, de la terre entière, il s'élèvera l'hymne d'allégresse, le cri de reconnaissance et d'amour vers Celui qui, dans sa sagesse et sa prévoyance, a permis que cette grande révélation se produisît au moment même où l'humanité semblait glisser vers un abîme de ténèbres et de douleur, vers Celui qui a disposé toutes choses avec une sagesse, une prévoyance, un art infinis.

(À suivre) Léon Denis

Mars 1924

II

Notre monde, avons-nous dit précédemment[2], est entraîné par un courant puissant vers une ère de transformation sociale. Le socialisme, quelle que soit l'opinion qu'on ait de lui, qu'on l'approuve ou qu'on le blâme, a poursuivi son chemin en dépit des résistances et il est devenu une force avec laquelle il faut compter. Il a pour lui l'avenir ; il triomphera peut-être sous des formes bien différentes de celles que l'on conçoit actuellement et son œuvre sera pacifique ou sanglante suivant le principe, l'idée maîtresse qui l'inspirera.

Pour le moment, les socialistes sont divisés en écoles rivales. Ils travaillent de façons différentes à réunir les éléments nécessaires pour fonder un nouvel édifice social. Mais il leur manque l'essentiel, le ciment qui doit réunir ces éléments, c'est-à-dire la foi élevée et l'esprit de sacrifice qu'elle inspire. Il leur manque l'idéal puissant qui réchauffe, féconde et vivifie.

Pour construire la cité future, pour fixer la loi sociale définitive, il faut avant tout connaître la loi universelle de progrès et de justice et la prendre pour guide. Car, si nous ne conformons pas nos œuvres à la loi éternelle des choses, nous ne ferons qu'une œuvre éphémère bâtie sur le sable et qui s'écroulera.

La science est-elle pour quelque chose dans ce mouvement puissant qui envahit le monde et le pénètre de plus en plus ? Non, c'est la volonté de faire cesser, ou tout au moins d'amoindrir la souffrance humaine ; c'est le désir intense de mettre fin aux iniquités sociales qui inspire le socialisme sous ses formes variées.

Ce mouvement, que la science n'a pas créé, parviendra-t-elle à l'endiguer, à le diriger, en lui assignant le but élevé qui doit ennoblir, idéaliser ses efforts ? À ce point de vue, la science actuelle est impuissante.

Ainsi que nous l'avons vu, les socialistes qui s'inspirent de certaines théories scientifiques ont érigé le matérialisme et l'athéisme à la hauteur d'un principe. Ils ont fait table rase de toute espérance en l'au-delà, de toute idée d'immortalité, de toute conception d'un idéal divin, et c'est cet état d'esprit qui le rendra stérile ou funeste. Car, ainsi que le disait déjà Mazzini, le grand démocrate italien, de son parti et ce qu'on peut dire de tous les partis : « Je vois autour de moi l'état de dissolution, l'individualisme auquel aboutit forcément l'absence d'une pensée religieuse, d'une pensée élevée ; je vois dans cette absence la cause de la perte temporaire de notre parti et j'y trouve l'explication de tous les phénomènes qui nous attristent.[3] »

On me demandera si ce sentiment élevé de justice et de solidarité, si cet idéal supérieur est conciliable avec le conflit des intérêts et la lutte pour la vie. Peut-on exiger de l'homme, au nom des principes politiques ou des droits économiques, qu'il renonce à son égoïsme, à son amour-propre, à son âpre attachement aux biens matériels ?

Pour mettre un frein aux passions violentes, aux convoitises furieuses, à tous les bas instincts qui entravent le progrès social, il ne suffit pas de s'adresser à l'intelligence et à la raison, il faut surtout parler au cœur de l'homme, lui apprendre à connaître le but réel de la vie, ses suites, ses conséquences, ses responsabilités, ses sanctions. Aussi longtemps que l'homme ignorera la portée de ses actes et leur répercussion sur son destin, il n'y aura pas d'amélioration durable du sort de l'humanité. Le problème social est surtout un problème moral, avons-nous dit. L'homme sera malheureux aussi longtemps qu'il sera mauvais.

Et pourtant, le peuple, malgré son ignorance et ses défauts originels, reste encore le plus accessible aux vérités consolatrices. Il souffre, on l'égare et parfois il s'exaspère, mais il vibre

2 Voir *La Revue Spirite* de février 1924.

3 Lettres Intimes.

quand on sait faire appel à ses sentiments généreux. Son éducation est à faire tout entière au point de vue psychique. Le matérialisme chez lui est en surface. Il y a une grande œuvre à entreprendre à travers ces étendues presque incultes !

Edgar Quinet voyait juste lorsqu'il écrivait : « Comment ne pas s'apercevoir que le problème religieux enveloppe le problème politique, économique et que toute solution de ce dernier n'a que la valeur d'une hypothèse aussi longtemps qu'on n'a pas résolu le premier. »

En effet, il faut rappeler que c'est dans leur foi religieuse que les communautés chrétiennes d'Orient et d'Occident, et en Amérique les Sociétés des Quakers, des Shacres, etc., ont trouvé la règle de discipline, le principe d'association et de dévouement qui ont assuré le bien-être, la prospérité de ces institutions et de leurs adhérents.

Mais à notre époque et dans notre France, la foi religieuse n'a plus assez d'intensité pour servir de base à une transformation sociale ou à une organisation économique. Les enseignements nébuleux des Églises sur les conditions de la vie future, leur dogmatisme étroit, leurs menaces puériles, relatives à des châtiments imaginaires, tout cela a fini par semer, jusque parmi leurs fidèles, le scepticisme ou l'indifférence.

Mais voici que la révélation des Esprits vient éclairer d'une lumière implacable les conditions de la vie dans l'au-delà et la destinée des êtres. Par elle, la loi de réparation s'impose à tous ; non plus sous la forme d'un enfer ridicule, mais par des existences terrestres que nous pouvons observer, constater autour de nous, existences de labeur, de souffrances, d'épreuves au moyen desquelles l'être rachète un passé coupable et conquiert un meilleur avenir. Ainsi la sanction se précise. Chacun de nos actes retombe sur nous et leur ensemble constitue la trame de notre destin. La justice et la solidarité y trouvent leur pleine et entière application. Nous nous sentons reliés à nos semblables dans la mesure des sacrifices que nous avons faits pour eux, destinés à nous retrouver, à nous rejoindre, à nous suivre, à travers nos étapes innombrables dans les conditions sociales les plus variées, au cours de notre ascension vers un but grandiose et commun.

Les enseignements d'outre-tombe exercent sur ceux qui les reçoivent une impression profonde, car ils émanent le plus souvent des êtres qu'ils ont connus et aimés sur la terre, de leurs propres parents et amis, avec des preuves d'identité, des détails psychologiques qui ne permettent pas de douter de la nature ni de la présence des manifestants. Dans leurs messages suggestifs, ceux-ci décrivent leurs sensations dans la vie de l'espace, leurs situations respectives, bonnes ou mauvaises, suivant leurs mérites et leur degré d'avancement. Ils dépeignent les souffrances morales causées par le souvenir des fautes commises et la nécessité du retour dans la chair pour développer les énergies latentes du moi, pour réparer et pour évoluer. Ces enseignements procurent à tous ceux qui y participent une compréhension plus nette des grandes lois divines de justice et d'harmonie qui régissent l'univers et, par suite, plus de courage dans l'épreuve, plus de résolution dans le devoir.

À mesure que de telles connaissances se propagent, un courant s'établit entre le ciel et la terre, entre les adeptes et leurs protecteurs invisibles ; par là montent les aspirations humaines et descendent les forces, les secours, les inspirations. De proche en proche on voit se produire chez tous les participants ce rayonnement de l'âme, cette expansion du cœur, on voit se créer une atmosphère de fraternelle confiance qui rendra plus facile la solution des innombrables problèmes sociaux que l'égoïsme, l'ignorance et la haine avaient jusqu'ici rendus insolubles. C'est là ce qui a permis au grand écrivain anglais Conan Doyle d'écrire au sujet du spiritisme : « Nous avons reçu depuis quelques années une nouvelle Révélation qui distance de beaucoup les plus grands événements religieux survenus depuis la mort du Christ, car elle change entièrement et l'aspect de la mort et le sort des humains. C'est là une révolution qui nous fait regarder la mort en face sans peur et est pour nous une immense consolation quand ceux que nous aimions passent derrière le voile.[4] »

*
* *

4 Sir Conan Doyle : *La Nouvelle Révélation*, p.139.

En réalité, on pourrait dire que le spiritisme n’est que du socialisme, éthéré, basé sur des règles absolues de justice et sur les lois de la conscience et de la raison. Ses principes sont inéluctables ; ils montrent à l’humanité le chemin du devoir par lequel elle parviendra à la vraie lumière et à la plénitude de sa liberté et de ses droits. Les spirites savent que l’œuvre divine représente le travail dans la justice, la sagesse et la beauté. Tout agit, progresse et monte depuis l’atome jusqu’à Dieu. Les lois de l’évolution sont souveraines, mais sur notre terre cette évolution ne peut qu’être lente et graduée.

Si nous pouvions voir les choses de haut, nous constaterions que cette évolution de notre planète suit des règles fixes. Déjà nous sommes entrés en possession de forces radiantes, de courants d’ondes qui nous permettent de communiquer notre pensée à toute distance et qui ouvrent de nouveaux horizons à la science[5].

Bientôt, par des procédés analogues, nous entrerons en rapport avec les sociétés de l’espace et nous recevrons d'elles des exemples et des leçons.

La grande initiation est ainsi versée goutte à goutte, afin que les êtres en soient mieux imprégnés et se soumettent à la règle souveraine et universelle du bien et du beau. Car c’est dans l’effort que fait chacun d’eux pour s’élever jusqu’à la haute conception de la beauté physique et morale du monde que se trouve la source de toutes les jouissances intellectuelles et le mobile de tous les progrès.

Au point de vue social comme au point de vue individuel, la réalisation de la loi du beau reste donc le but essentiel, la règle et la récompense des efforts communs. Chacun doit concourir dans sa mesure à l’ordre et à l’harmonie de l’ensemble. Les âmes supérieures, les génies, les artistes, les poètes, en travaillant à l’œuvre de beauté, contribuent à élever les intelligences et à toucher les cœurs ; d’autres accomplissent les tâches plus humbles qui leur incombent, tâches non moins nécessaires à la vie de tous, en attendant de s’élever eux-même à à un rôle plus important et plus esthétique dans l’univers.

C’est à cette loi sublime que se rattache la notion du droit et du devoir de tout individu à participer à l’ordre social en raison de son degré d’évolution. Les uns travaillent dans l’ordre immédiat pour assurer les moyens d’une vie transitoire, les autres pour un but plus vaste dans l’ordre futur, pour préparer l’évolution collective

Si tous les hommes étaient pénétrés de la splendeur de ces lois, s’ils comprenaient le but qu’ils poursuivent à travers les temps, ils s’associeraient de tout leur cœur, de toute leur âme à l’œuvre universelle de beauté et d’harmonie, car ils sauraient qu’en travaillant pour le tout, ils travaillent pour eux-mêmes. On ne verrait plus tant de haines, de résistances, de révoltes et bien des maux et des souffrances seraient épargnés à l’humanité. Car tout est dans la compréhension du but à atteindre et de la mise en action des moyens propres à le réaliser.

C’est ce que nous enseigne la doctrine des Esprits, et c’est en cela qu’elle est supérieure aux révélations précédentes et incomplètes qui ne nous donnaient, sur l’avenir de l’âme, que des indications vagues et de pâles descriptions de paradis adéquats à l’état peu évolué de la pensée humaine.

*

* *

Plusieurs lecteurs de cette Revue me demandent ce que je pense de la crise actuelle (janvier 1924). Mon opinion personnelle importe peu et je préfère résumer ici, en guise de réponse, les instructions données par nos guides spirituels sur ce sujet complexe et délicat :

Les leçons de la guerre, disent-ils en substance, n’ont pas porté les fruits qu’on pouvait en attendre. Le danger passé, la matière est retombée plus lourdement sur l’esprit ; elle a surexcité les appétits, les convoitises. Comment arrêter ce débordement des passions qui vous entraîne vers

5 Voir mes articles sur le spiritisme et les forces radiantes dans la *Revue Spirite*, année 1923

l'abîme ? En supprimant le moyen qui les déchaîne : l'argent ! De là la crise financière qui sévit à l'heure présente.

Vous devez vous sentir tous atteints au point de vue social ou financier. Chacun doit faire un retour en arrière, interroger le passé et mesurer ses propres responsabilités. Alors seulement un revirement pourra se produire. De par une loi immanente et supérieure, tout capital acquis sans scrupule, sans travail, sera volatilisé ; on peut prévoir des ruines sans nombre, la chute de plusieurs grands établissements.

Au point de vue spirituel, il faut régénérer la masse par le travail et par une orientation nouvelle, car c'est par le travail qu'on peut créer les objets nécessaires aux échanges qui sont les sources vitales de l'existence. Qu'est-ce qui sert à l'échange ? C'est l'argent. Donc l'argent, qui depuis la guerre avait perdu de sa valeur par suite de sa trop grande diffusion, devra la reprendre graduellement en raison de l'effort et du travail national. Vos voisins intriguent contre vous, mais leurs intrigues se retourneront contre eux-mêmes.

C'est à la suite, non pas de pertes de vies humaines, mais de pertes de fortunes que votre population comprendra mieux la loi du travail et s'y soumettra de bon gré. Elle en est encore à la peur qui est le commencement de la sagesse. La crise se trouvera résolue par le jeu même des événements que d'En-haut on a jugé utile de laisser mûrir. Il faut encore s'attendre pour la solution de cette crise à des luttes économiques et politiques.

Pour le moment, il importa que chacun rentre en soi-même ; la spiritualité vous y aidera. Une nation sans idéal, sans but élevé, est bientôt réduite en poussière. Désormais les cercles politiques les plus opposés doivent s'inspirer d'un idéal supérieur, d'un idéal qui s'allie au rationalisme le plus étendu.

De même que pour contempler une fresque, un tableau, il faut un certain recul de la part de l'observateur, ainsi, pour juger notre civilisation occidentale, il faut la considérer de haut. Alors, sous ses côtés brillants, on voit apparaître le long cortège de ses erreurs, de ses défauts, de ses misères morales. Sa plus grande faute est d'avoir fait une trop large place aux choses de la matière, passagère et périssable, au détriment de l'esprit, dont la vie est immortelle et infinie. De là, une contradiction avec la loi suprême d'évolution et, de cette contradiction, découle un état social, une situation troublée, faussée, parfois douloureuse.

Rendons à l'esprit sa suprématie et voyons dans la matière ce qu'elle est réellement : un moyen d'ascension et non un but. Apprenons à connaître et à communiquer avec cet univers invisible dans lequel se déroulent nos destinées sans limites. Apprenons à mettre nos vibrations et nos pensées en harmonie avec ce monde des Esprits où nous sommes appelés à vivre de notre véritable vie.

Chaque humain est un petit pôle vibratoire ; entre tous les hommes il existe des transmissions fluidiques, entre les mondes il existe de puissants courants de même nature. D'une façon générale, il y a relation magnétique entre tous les êtres vivants et tout se relie à une cause unique et supérieure, à un centre de forces qui anime tout l'univers.

Par l'étude de l'invisible, nous arriverons à mieux comprendre cette communion des êtres et des mondes à laquelle nous participons, même à notre insu. En effet, qu'est-ce que l'intuition, le génie, l'inspiration, sinon des messages impressionnants des cerveaux mis en vibration ; car nous n'en sommes plus aux tables tournantes !

Les rapports se sont élargis entre les différents plans de la vie spirituelle et de plus haut un enseignement découle, une révélation nous arrive qui dissipe les sombres énigmes de la vie et de la destinée. Nous nous sentons plongés dans un océan de force et de vie dont les ressources sont sans limites.

La société terrestre, pour poursuivre son évolution, doit renoncer au matérialisme qui est insuffisant et s'appuyer désormais sur cette notion plus haute des existences successives de l'être et d'une vie universelle régie par des lois d'équité et d'harmonie.

Faisons de ces lois un principe d éducation morale et de justice sociale, car par elles tout' s'explique et s'éclaire. En effet, c'est par la compréhension de cette règle essentielle, jointe à la notion des devoirs et des responsabilités qu'elle comporte, des sanctions qu'elle entraîne, que se révélera à nos yeux la grandeur et la beauté de la vie. On y trouvera le suprême remède à nos maux et la solution des graves problèmes de l'heure présente et de l'avenir.

(À suivre) Léon Denis

Avril 1924

III

Connais-toi toi-même ! disait la sagesse antique ; or, ce que l'homme connaît le moins, c'est lui-même ; et de cette ignorance découlent la plupart de ses erreurs, de ses fautes, de ses maux. L'homme moderne ne s'intéresse qu'à son enveloppe matérielle, c'est-à-dire à ce qu'il y a de moins essentiel en nous. C'est par la partie subtile, impondérable de notre être, celle qui échappe à nos sens, que nous appartenons à ce monde invisible d'où nous sortons à la naissance, où nous retournons à la mort et qui est le monde des causes, des sanctions, le seul permanent et durable.

Cette forme invisible, impalpable, qui soutient et anime notre corps pendant la veille, qui s'en détache pendant le sommeil et après la mort, est en tout temps le siège de notre âme et de ses facultés : conscience, raison, jugement. Par elle, nous sommes rattachés à l'ordre supérieur et divin et comme lui impérissables.

Là aussi est la source des intuitions profondes, des inspirations qui illuminent tout notre être lorsque nous savons nous abstraire des influences matérielles et donner un libre essor aux puissances cachées en nous. Mais l'homme écoute rarement les voix qui parlent en lui, distrait qu'il est, le plus souvent, par les préoccupations extérieures.

Si nous savions lire le beau livre de la conscience, nous y trouverions le reflet de toutes les lois supérieures. Mais les voix de la conscience, les sources de l'inspiration ayant été étouffées, noyées sous le flot montant des intérêts et des passions matérielles, l'enseignement des Esprits est venu rétablir la loi morale, rappeler à tous les règles de la vie ici-bas et dans l'au-delà. Et par cet enseignement la justice nous est apparue comme la norme de l'univers, non plus la justice humaine, toujours boiteuse, mais la justice divine, infaillible, tempérée par la miséricorde.

Plus de peines éternelles, mais la possibilité, pour tous les coupables, de la réparation, du relèvement par l'expiation, par la douleur. Plus de paradis, d'enfer, de purgatoire que l'on ouvre ou ferme au moyen de prières payées. Pas davantage de néant où s'engouffrent pêle-mêle, sans distinction et sans lendemain, le bien et le mal, le juste et l'injuste, le meurtrier et la victime ! Et par-dessus tout la certitude qu'il n'y a pas de séparation définitive pour ceux qui se sont aimés ; la perspective du revoir, de l'ascension commune vers des destinées meilleures, vers des mondes plus heureux. Et aussi la preuve que des êtres affectueux, quoique invisibles, nous assistent, nous protègent, nous inspirent et guident nos pas dans les sentiers abrupts de la vie, la preuve que nul de nous n'est seul, abandonné, mais qu'une protection tutélaire s'étend sur tous et nous réunit à nos amis de l'espace dans un sentiment de confiance et d'amour.

Le spiritisme bien compris, bien pratiqué, devient ainsi pour les cœurs souffrants, pour les âmes désolées, une source immense de force morale et de consolations.

Ici une question se pose : qu'est-ce que la morale ? En quoi consiste-t-elle ? Est-elle seulement une conception arbitraire du devoir, un ensemble de préceptes établis par l'homme et variant suivant les temps et les milieux ? Non ! La morale est une des expressions de la loi éternelle, divine, d'évolution et de progrès, loi dont elle est inséparable, parce qu'elle trouve en elle son appui et sa sanction.

C'est pourquoi la morale dite positive, séparée de la notion d'immortalité et de l'idée de Dieu est sèche et froide ; elle n'impressionne ni le cœur ni l'esprit et reste stérile. C'est la semence jetée sur le roc. Ce fut la morale de l'école laïque depuis une trentaine d'années, et nous pouvons en constater les fruits acides dans la mentalité des générations qui en sont sorties. Pour réagir contre cet état d'esprit, on songe, en certains milieux, à faire place de nouveau à l'école congréganiste, mais ce serait retomber de Charybde en Scylla.

L’enseignement moral doit montrer à tous le but de la vie, qui n’est pas la recherche du bonheur, comme beaucoup le supposent, mais le perfectionnement et l’épuration de l’être qui doit sortir de l’existence meilleur qu’il n’y est entré. Les moyens de réalisation sont le travail, l’étude, l’effort constant vers le bien.

Par l’observation de la loi morale, l’homme s’élève ; en la violant, il s’abaisse et s’amoindrit ; il se condamne lui-même à remonter plus péniblement la pente sur laquelle il a glissé.

Nous n’avons qu’à jeter les yeux autour de nous pour voir dans les maux, les infirmités, les revers, la conséquence des existences antérieures, gaspillées ou perdues. Mais, comme les vérités les plus évidentes et les plus rudes, les leçons de l’adversité sont difficiles à faire comprendre à l’homme moderne dont l’esprit a été faussé par tant de siècles d'erreurs dogmatiques.

De ces considérations, il résulte que la réforme sociale, pour être plus sûre et plus pratique, devrait commencer par la réforme de soi-même. Si chacun de nous s’imposait une discipline intellectuelle, une règle capable d’étouffer, de détruire le fond d’égoïsme et de brutalité que nous ont légué les âges, tout le bagage morbide que nous apportons en naissant et qui est l’héritage de nos vies passées, et cela de façon à faire naître en nous l’homme nouveau, l’amélioration du milieu serait rapide. Nous pourrions y instaurer un régime, qui, avec l’ordre et la liberté, apporterait aux hommes plus de bonheur, car nous venons de voir que la cause de tous nos maux est en nous-mêmes, et il suffirait de vaincre ce qu’il y a d’inférieur et de mauvais dans notre être, pour devenir plus heureux. Le bonheur n’est pas en dehors de nous, mais plutôt dans notre façon de juger les choses, dans notre mentalité.

La tâche la plus urgente, la plus nécessaire pour chacun de nous serait donc de travailler à la culture du moi, à la réforme du caractère, de façon à servir d’exemple à ceux qui nous entourent et, de proche en proche, à la société tout entière. En agissant dans ce sens, nous entrerons pleinement dans les voies de notre destinée, puisque l’éducation de l’âme est le but ultime, le but suprême de notre immense évolution. Nous recueillerons les fruits immédiats résultant de nos efforts, tandis qu’en négligeant cette tâche nous nous privons des avantages qui en découlent et des joies que la loi réserve à tous ceux qui ont beaucoup travaillé, beaucoup aimé, beaucoup souffert.

L’état social n’étant, dans son ensemble, que la résultante des valeurs individuelles, il importe donc avant tout de s’attacher à cette lutte contre nos défauts, nos passions, nos intérêts égoïstes. Aussi longtemps qu’on n’aura pas vaincu la haine, l’envie, l’ignorance, on ne saurait établir la paix, la fraternité, la justice parmi les hommes et la solution des problèmes sociaux restera incertaine et précaire.

*
* *

L'étude de l’être humain nous amène donc à reconnaître que les institutions, les lois d'un peuple sont la reproduction, l’image fidèle de son état d’esprit et de conscience et montrent le degré de civilisation auquel il est parvenu. Aussi, dans toutes les tentatives de réformes sociales, il faut s’adresser au cœur du peuple en même temps qu’à son intelligence et à sa raison.

La société n’est qu’un groupement d'âmes. Pour améliorer le tout, il faut améliorer chaque cellule sociale, c’est-à-dire chaque individu. Nous avons exposé ailleurs les désordres de notre époque, les misères de notre siècle tourmenté et nous en avons démontré les principales causes. Nous avons parlé de l’égoïsme des uns, de la rapacité des autres ; nous avons vu le scepticisme jouisseur régner en haut ; l’alcoolisme, la débauche sévir en bas, et, par-dessus tout, l’ignorance du but de la vie, l’incertitude du lendemain, la méconnaissance des devoirs les plus impérieux, en un mot, l’affaiblissement des caractères et la corruption des mœurs. Si les mentalités se trouvent faussées, si le libre arbitre s’est amoindri, si la force radiante de l’homme a diminué, c’est que la foi en un idéal supérieur, en une cause suprême s’est endormie. Les belles passions sont éteintes, les actes généreux qui entretiennent la flamme vivifiante sont devenus rares.

Mais à quoi serviraient les récriminations, les vaines critiques ? Mieux vaut chercher le remède, c’est-à-dire les moyens de créer une société plus heureuse et meilleure, une société où la justice, la droiture, la morale ne seraient plus de vaines apparences, mais des réalités vécues. Où trouver le rayon consolateur qui éclaire et réchauffe les âmes en détresse, arrête les désespérés sur la pente du suicide, oppose un frein aux passions désordonnées qui envahissent le monde ?

Pour cela, le plus essentiel serait de donner au peuple une éducation nouvelle, basée sur une doctrine spiritualiste, large et rationnelle. Il faut d’abord que les penseurs qui ont gardé la lumière en projettent les radiations sur leurs frères plus assombris, afin de dissiper les mauvais fluides qui les enveloppent. Puis, surtout par l’école, inculquer à la jeunesse les principes régénérateurs, car on ne forme pas une société de toutes pièces, il faut commencer par l’enfance et préparer l’œuvre des siècles.

Il faut une conception simple, nette, claire de la vie et de la destinée. Puis, pour couronner l’éducation populaire, une haute morale dégagée des préjugés de sectes et de castes, tout imprégnée de pitié humaine, de pitié pour tout ce qui souffre ici-bas, hommes et animaux ; ces derniers étant trop souvent les victimes innocentes des brutalités masculines.

L’envie, la jalousie ont engendré la haine parmi les classes pauvres. Il faut chasser la haine du cœur humain, car, avec elle, il n’y a pas de paix, d’harmonie, de bonheur possibles. La haine ne peut être vaincue par la haine, a dit la sagesse antique ; elle ne peut être vaincue que par la bonté, la bienveillance, la tolérance. Il ne faut pas se lasser de rappeler aux écrivains, aux novateurs, leurs devoirs, leurs responsabilités. Par la plume et par la parole ils peuvent immensément, pour le bien ou pour le mal. Qu’ils se souviennent que leurs articles, leurs discours peuvent être pour chaque lecteur, chaque auditeur, une cause d’élévation ou de régression. Le pire des rôles en ce monde consiste à travailler consciemment à empoisonner les âmes.

Il faut plus de tolérance dans nos mœurs et ne pas jeter l’anathème à ceux qui pensent autrement que nous. Il me plaît de reconnaître, pour ma part, que parmi nos contradicteurs, il y a des gens de mérite, dignes de considération et d’estime. L’éducation nouvelle devra insister sur la notion des vies successives, car, aussi longtemps que cette grande doctrine ne sera pas venue éclairer le chemin de l’homme sur la terre, l’incertitude persistera pour lui avec les tâtonnements, les erreurs et tous les maux qui découlent de l’ignorance du but.

De même que nous devons nous détacher par la pensée de notre minuscule planète et considérer l’ensemble des mondes pour entrevoir l’unité de l’Univers et la majesté de ses lois, c’est seulement en embrassant d'un regard le panorama de nos existences que nous pourrions connaître le lien qui les relie entre elles et les rattache au principe de justice qui régit toutes choses. Alors, nous comprendrions que nous construisons nous-mêmes notre destinée et que tous nos actes, bons et mauvais, retombent sur nous à travers les temps avec leurs conséquences. Notre manière de vivre et d’agir en serait sans doute profondément modifiée.

Mais cela est impossible pour deux raisons : l’une morale et l’autre physiologique. D’après la situation de la plupart d’entre nous sur les degrés inférieurs de l’échelle de l’évolution, nos vies passées ne sont, en général, qu’un tissu d’erreurs, de faiblesses, dont la connaissance, en nous hypnotisant, paralyserait notre initiative, ralentirait nos efforts.

Au point de vue physiologique, notre cerveau matériel est incapable de reproduire le souvenir d'événements auxquels il n’a pas participé. Mais, dans les profondeurs de notre mémoire, dans ce qu’il est à la mode d'appeler : le subconscient, tous les acquis antérieurs subsistent et, de là, proviennent nos aptitudes, nos facultés, les traits de notre caractère, tous les éléments de notre personnalité ; c’est-à-dire ce qu’il y a de plus essentiel pour accomplir la tâche de chaque nouvelle vie.

*
* *

Nous possédons maintenant dans les manifestations des Esprits des preuves innombrables de la survivance, mais, à défaut de ces preuves, il suffit de nous observer attentivement, sans parti pris, sans idée préconçue, pour constater que nos besoins intellectuels dépassent les bornes de notre vie, que nos aspirations, nos tendances débordent le cadre étroit de l'existence actuelle.

Dans tout être quelque peu évolué, on observe comme un reflet, un résumé, une synthèse des puissances universelles : matière, force et esprit ; et par ces trois aspects nous nous sentons rattachés à cet univers immense et à son but.

Les formes seules passent et s'évanouissent, les forces s'affinent, l'âme reste indestructible.

Il faut comprendre que tout dans l'univers : justice, vérité, morale, tout se relie et se fond en un principe unique qui est la loi vivante de l'univers et s'identifie en Dieu. C'est seulement lorsque l'homme a gravé cette loi dans sa conscience et en a fait le mobile de ses actions, qu'il entre dans la communion divine et goûte les joies spirituelles qui en découlent.

Certes, ce but, ce résultat est lointain ; il est difficile à réaliser pleinement sur la terre. Cependant toutes les grandes œuvres s'en inspirent, sans quoi elles seraient destinées à périr. Les socialistes doivent donc l'adopter par-dessus tout, en faire la règle de leurs travaux, la base de leurs organisations.

En effet, comment pourrait-on vaincre le mal, l'erreur, l'injustice dans le monde si l'on ne commence pas à les vaincre en soi-même ?

Cette lutte, entre toutes, est méritoire et féconde. À chaque pas en avant, c'est-à-dire à chaque conquête sur ses passions, l'homme sent s'accroître ses puissances radiantes et l'influence bienfaisante qu'elles exercent sur ses semblables. Il apprend peu à peu à unir ses efforts à ceux du monde invisible pour la réalisation de l'œuvre commune : le perfectionnement social.

À ce point de vue, répétons que le socialisme aurait un grand rôle à jouer. Ce serait de faire pénétrer dans l'âme du peuple le culte de la beauté intellectuelle et morale, sous des formes simples mais capables de réagir contre ces plaisirs malsains où l'esprit se corrompt, où le goût se pervertit. Ce serait d'élever la pensée vers l'idéal où converge toute l'évolution universelle, vers ces hauteurs où rayonnent la lumière, la vérité, la bonté. Car il ne suffit pas d'assurer le bien-être matériel, il faut aussi donner à l'homme la force morale qui le soutiendra dans les épreuves, les revers, les maladies, comme devant la mort de ceux qu'il a aimés.

Tous les avantages matériels, les plus gros salaires ne suffisent pas à préserver l'homme du découragement, du désespoir aux heures douloureuses ; par exemple quand il voit descendre dans la fosse le-cercueil de ceux qui lui furent chers ; lorsqu'il se sent atteint dans ses sentiments intimes, dans ses affections les plus profondes.

Il n'y a pas de doctrine qui puisse nous apporter autant de consolation et de réconfort que le nouveau spiritualisme, car il nous démontre que tout survit pour évoluer. Les âmes qui nous ont devancés dans l'au-delà nous gardent les trésors de leur tendresse, nous protègent, nous assistent dans les circonstances difficiles et nous les retrouverons un jour pour parcourir ensemble de nouvelles étapes ascensionnelles. Nous pouvons même obtenir des preuves de leur survivance et de l'intérêt qu'elles continuent à nous porter.

J'ai souvent remarqué que le travail manuel, pour la plupart des ouvriers, est purement machinal et laisse toute liberté à la pensée. Si celle-ci était régularisée, disciplinée, orientée vers un but élevé, elle pourrait devenir un moyen puissant de perfectionnement pour l'individu et, par réflexe, sur tout le milieu ambiant, tandis que la pensée flotte presque toujours sur des sujets puérils et vains et perd ainsi tout son pouvoir éducatif et social.

Ainsi que le dit la sagesse orientale : « Nous sommes ce que nous avons pensé ; celui qui parle et agit d'après une pensée pure, le bonheur le suit comme son ombre. » Mais les Occidentaux ne savent pas régler le jeu de leurs facultés et c'est pourquoi l'existence est souvent si stérile pour leur avancement. Ils sont venus sur la terre pour y grandir intellectuellement et moralement et ils en sortent, comme ils étaient venus, sans souci des rechutes possibles, des renaissances dans les milieux grossiers et inférieurs où la tâche sera plus pénible et le sort plus rigoureux.

La loi sur la journée de huit heures donne à l'ouvrier plus de loisirs pour le travail intellectuel et la culture du moi. Qu'il sache donc en tirer parti. Il ne faut pas perdre de vue que nos responsabilités se mesurent à l'étendue de nos libertés et de nos moyens d'action. Et ceci s'applique aux hommes de toutes classes et de toutes conditions.

Il faut que tous apprennent à dégager quelquefois leur esprit des bourbiers terrestres, à porter leurs regards vers ces vastes horizons où le destin les appelle, sans quoi ils risqueraient de se retrouver, par delà la tombe, dans l'état de tant d'humains insouciants de la loi morale, c'est-à-dire dans un état prolongé de trouble, d'inquiétude et d'obscurité.

Car, on ne saurait trop le redire, toute la destinée de l'être, les conditions de sa vie future, sa situation dans l'au-delà, tout est régi par une loi immanente qui porte en elle-même sa sanction. L'homme, par ses actes, fait en lui, en son âme, la lumière ou l'ombre.

Cette loi immanente, qui n'est autre que la loi morale, n'est donc pas le résultat d'une convention terrestre, mais quelque chose de plus haut et de plus grand, le reflet de la pensée divine, la forme suprême de la beauté éternelle. Par elle seulement nous parvenons à triompher des bas instincts et des puissances inférieures, à orienter nos forces vers un but toujours plus élevé. Par elle nous nous sentons libres et responsables, vraiment enfants de Dieu, issus de Lui et destinés à retourner vers Lui !

(À suivre) Léon Denis

Mai 1924

IV

La rivalité entre les partis soulève parfois des passions assez violentes pour obscurcir les plus hautes intelligences et fausser les meilleurs jugements. Aussi convient-il de ne toucher aux questions sociales qu'avec la plus grande circonspection. Il faut se rapprocher du terme d'une longue carrière, avoir acquis une mûre expérience des hommes et des choses, s'être détaché par avance des contingences terrestres pour en parler avec une sereine impartialité.

C'est là un peu mon cas, et c'est pourquoi je me suis proposé d'aborder ces questions avec une entière franchise. J'ai reçu à ce sujet un certain nombre de lettres qui représentent les nuances les plus variées de l'opinion, depuis les approbations les plus chaleureuses jusqu'aux critiques les plus amères. Ne pouvant répondre à toutes, j'envoie à leurs auteurs, indistinctement, amis et adversaires, approbateurs ou critiques, une radiation du cœur, une pensée également sympathique. Je demanderai seulement à mes contradicteurs de vouloir bien attendre la fin des articles que je dicte avant de me juger et de me blâmer.

Dans tous les temps, dans tous les milieux, la question sociale a été le sujet des préoccupations des penseurs, des philosophes, des hommes politiques ; elle a donné naissance à une multitude de théories et de systèmes, chaos confus où le chercheur trouve difficilement le fil d'Ariane qui l'empêchera de s'égarer.

Aujourd'hui encore les socialistes se partagent en écoles diverses. Les Allemands, en masse importante, se rallient aux théories de Karl Marx, qui s'inspirent d'un matérialisme brutal, préconisent la lutte des classes et aboutissent logiquement à la dictature du prolétariat, c'est-à-dire au bolchevisme. Or, on sait ce que ce régime a fait de la Russie. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Après les succès des armées allemandes, à Sadowa, puis à Sedan, les théories Marxistes ont pris une grande extension. La *sozial demokratie* était devenue assez puissante pour empêcher la grande guerre, mais, malgré la promesse faite à Jaurès, non seulement elle a voté les crédits militaires demandés par l'Empereur en vue de cette guerre, mais elle y a pris une part perfide et cruelle. De ce fait, elle a assumé devant l'histoire une lourde et terrible responsabilité.

Les socialistes français ont adopté de préférence les doctrines de Fourrier et de Proudhon. Leur but commun est la suppression du salariat au profit d'un nouveau régime de la propriété dans le sens collectif, la socialisation de moyens de production et d'échange. Mais, dès que du principe on veut passer aux modes d'application, aussitôt, chez les unifiés comme dans les autres groupements, les divergences d'opinions se révèlent et les contradictions apparaissent.

C'est là surtout que le manque d'un idéal supérieur qui relierait tous les efforts et les volontés se fait sentir ; car ce n'est pas le matérialisme en vogue dans ces milieux qui est susceptible de l'inspirer. Par contre, les appétits se font jour et le socialisme a trop souvent servi de tremplin à des ambitieux sans vergogne qui l'utilisent pour arriver à leurs fins politiques sans souci des engagements pris, ce qui a souvent contribué à le discréditer dans l'opinion générale.

Nous sommes donc en présence de deux grands courants opposés, l'un germanique et russe, l'autre occidental. Le premier, nous l'avons vu, s'inspire d'un dogmatisme étroit et brutal formé de théories préconçues, sans rapport avec les nécessités sociales. Il conduit tout droit à la domination exclusive d'une classe, au terrorisme et au nivellement.

M. Hesnard, dans son étude très documentée sur *Les partis politiques allemands*, fait remarquer qu'au Reichstag les socialistes, peu enclins à reconnaître le traité de Versailles et le droit de la France aux réparations, ont soutenu tous les gouvernements « qui en ont éludé les obligations,

et il n'est pas exagéré de prétendre que tous les partis politiques (allemands) n'ont qu'un désir, de faire échec à la paix ».

Le courant occidental, français et anglais, est plutôt organisateur, constructeur. Il tend par tous ses moyens : syndicalisme, coopération, participation, mutualité, assurances sociales, à procurer aux travailleurs de tous ordres une part croissante aux bénéfices de la production et au régime de la propriété. Il rêve d'étendre cette organisation de proche en proche et de créer une vaste internationale qui serait la société des nations vivante et agissante, pacifique et médiatrice.

Son erreur est de croire qu'on peut atteindre ce résultat par les seules mesures politiques et économiques. On oublie trop qu'il faut, par-dessus tout, une foi ardente, un idéal élevé capable de féconder tous les efforts ; on oublie qu'il faut l'esprit de dévouement et de sacrifice pour faire naître les sentiments d'altruisme qui sont le ciment nécessaire de toute édification sociale.

Quel que soit le point de vue où l'on se place, on ne peut organiser la vie ici-bas sans savoir quel est son but et ses lois, vers quels horizons elle nous conduit. Une connaissance plus étendue de la vie universelle et de la solidarité qui relie tous les êtres montrera aux socialistes qu'il faut s'élever au-dessus des intérêts de caste et de classe pour réaliser toute œuvre grande et durable.

*
* *

Tous les partis socialistes ont l'ambition légitime de conquérir le pouvoir et de se substituer aux gouvernements « bourgeois ». Par des placards verbeux, ils promettent aux électeurs de gérer les affaires publiques dans un esprit d'ordre, d'économie et de progrès. Mais presque partout où des administrateurs socialistes se sont installés, on a dû constater une recrudescence des procédés arbitraires et du désordre dans les finances.

En ce moment même, des plaintes s'élèvent dans toute l'Allemagne, plaintes qu'un journal populaire libéral résume en ces termes : « L'expérience socialiste a donné des résultats fâcheux. La politique de parti agite les passions et provoque des récriminations générales. Les groupes du milieu reprochent aux dirigeants d'exercer une autorité de classe et de mettre les intérêts de leur parti au-dessus de ceux de l'État : par exemple, les nominations auxquelles ils procèdent et qui témoignent d'un véritable népotisme de coterie. Le ministre de l'Instruction publique octroie même des diplômes de docteur et usurpe ainsi un droit qui n'appartient qu'aux Facultés. Les protestations et les demandes de contrôle, visant les actes des socialistes, adressées à Berlin, sont éludées par le chancelier. »

On pourrait rappeler qu'en France, du fait de municipalités devenues socialistes dans plusieurs de nos grandes villes, les finances ont été mises à mal, et même, dans certain département, par la gestion du Conseil général.

En Angleterre, l'affaire de Poplard est dans toutes les mémoires. L'administration de la ferme municipale de Leicester ne fut pas plus édifiante. Il est vrai que le ministère travailliste manifeste des intentions fort louables et un désir ardent de résoudre les problèmes difficiles qui pèsent sur la situation de l'Europe.

Il faut faire également la part de l'inexpérience des socialistes, qui ont eu trop rarement l'occasion d'acquérir la connaissance des affaires et le maniement des intérêts, qui est le partage des vieilles classes dirigeantes.

Il était dans les traditions de la race anglo-saxonne de cultiver la libre initiative individuelle et de développer les forces et les volontés de chacun. Les socialistes français, eux, attendent presque tout de l'État. Quelle est celle des théories qui répond le mieux à la grande loi d'évolution ? La première assure non seulement la richesse et la prospérité des nations, mais elle est conforme au principe universel qui entraîne tous les êtres vers le mieux, vers le bien en accroissant sans cesse l'avoir personnel et collectif.

L'accaparement de toutes choses par l'État paralyse les efforts laborieux, éteint la libre concurrence et l'esprit d'émulation. La nationalisation des mines et des chemins de fer se traduit

presque toujours par un déficit ; elle pousse à l'élévation des tarifs et, par là, accroît encore les difficultés de la vie publique.

En réalité, l'étatisme amoindrit la puissance des nations et leur libre expansion, leur rayonnement dans le monde. L'État entre les mains d'un parti et d'une classe qui s'appuie sur la force, sur la violence au profit d'une seule fraction du pays, comme nous l'avons vu en Russie et en Hongrie, aboutit aux pires excès, détruit l'œuvre des siècles et conduit un pays à la ruine, à la régression, vers la barbarie.

S'il est une nation qui ait eu à souffrir des passions politiques exagérées, c'est bien la Russie. Les ravages qu'elles y ont exercés sont incalculables. Nous n'avons pas à rappeler les convulsions que ce pays a dû subir ni comment les foules y, furent excitées par des ambitieux cyniques qui savaient bien que leurs théories étaient fausses, au fond, mais qui s'en servaient comme d'un marchepied pour atteindre le pouvoir.

Le gouvernement des Soviets avait proclamé solennellement la suppression du capital, de la propriété individuelle, le nivellement social, en un mot le communisme le plus intégral, le plus rigoureux, et voici qu'après cinq années de misère, de famine, de cruelles souffrances pour le peuple, il en est réduit à faire appel aux capitalistes étrangers, à recourir aux techniciens de tous pays, afin de reconstruire péniblement ce qu'il avait détruit. On ne saurait rêver une faillite plus complète et il y a là une grande leçon pour les démocraties occidentales.

Loin de nous la pensée de critiquer les communistes de conviction sincère qui voudraient établir sur terre le régime social qui règne probablement dans les mondes supérieurs, là où tous travaillent pour chacun et chacun pour tous dans un esprit d'abnégation, de dévouement absolu à une cause commune. Ce régime exige des qualités morales et des sentiments d'altruisme qui n'existent qu'à l'état d'exception dans notre monde égoïste et arriéré.

On pourrait faire dans les théories communistes la part des aspirations généreuses, mais il serait facile de démontrer qu'elles sont prématurées et inapplicables à la société actuelle. Il faudra des siècles de culture morale et d'éducation populaire pour amener l'esprit humain à l'état de perfection nécessaire à un tel ordre de choses, et jusque là la possession individuelle des fruits du travail restera le stimulant indispensable, le moyen d'émulation qui assure la mise en action et l'équilibre des forces sociales.

Pour le moment, le communisme, ainsi que nous l'avons dit précédemment, n'est réalisable qu'au sein de groupes restreints, soigneusement recrutés, dont tous les membres sont animés d'une foi intense et de l'esprit de sacrifice.

On ne saurait songer à en étendre l'application à des nations entières, à des millions d'hommes chez qui la variété des caractères et des tempéraments ferait des laborieux et des sages les dupes des paresseux, des imprévoyants et des débauchés. Dans tous les cas, ce ne sera pas par le crime et dans le sang que l'on pourra fonder un régime de fraternité, de solidarité et d'amour !

Les institutions ne sont réellement vivantes et fécondes que si les hommes, par une vie intérieure véritable, savent les animer. Un communisme sans idéal élevé ne peut bâtir que sur un sable perpétuellement mouvant. Les tendances soviétistes paraissent être inséparables des doctrines matérialistes qui ne voient que l'horizon borné de la vie présente, et ferment toute perspective vers l'au-delà, vers l'évolution supérieure. Il en résulte une absence de principes moraux, une suppression de tout frein contre le dérèglement, qui expliquent les passions furieuses et même les atrocités qu'on met sur le compte du bolchevisme.

*
* *

En résumé, Le qui caractérise le mouvement socialiste oriental, c'est l'absence de toute philosophie vraiment humanitaire et conciliatrice, et les conséquences funestes de ce dénuement apparaissent à tous les yeux non prévenus. À ce point de vue, la Russie nous offre une leçon douloureuse. Quant à l'Allemagne nous n'avons pas à nous louer des idées qui, depuis plus d'un

siècle, nous viennent de son côté. Que ce soit son militarisme brutal et dévastateur ou bien le matérialisme grossier de Buchner et Moleschott, ou encore celui plus raffiné, mais non moins égoïste de Nietzsche, et par-dessus tout le socialisme de Karl Marx, l'homme aigri et haineux dont l'objectif principal est la guerre des classes, tout cela est dépourvu de générosité et de grandeur et n'aboutit qu'à la ruée et à l'écrasement des uns par les autres.

M. Lucien Deslinières, connu par ses antécédents socialistes, vient de publier un livre intitulé : *Délivrons-nous du Marxisme*, dont il donne un résumé dans le *Répertoire Philotechnique* du premier trimestre de 1924.

Au cours d'un séjour de près d'un an (1920-1921), dit-il, dans la Russie soviétique, où le marxisme fait loi, j'ai constaté qu'il avait pour effets une méconnaissance absolue des principes fondamentaux de l'économie socialiste et, par conséquent, une inaptitude totale à toute œuvre reconstructive.

Une fois cette conviction ancrée dans mon esprit, je n'ai pas hésité à rompre avec mon parti pour proclamer la vérité. De là mon livre : son intérêt principal est dans les points suivants : Le Marxisme, tout en prétendant innover, est resté dans l'ornière des sciences économiques et sociales, qui s'en tiennent à l'observation des faits et se refusent à la recherche des idées, et, par là, sont stériles.

Avant Karl Marx, le socialisme était profondément sympathique ; grâce à lui, il est aujourd'hui exécré. La lutte de classe est une tactique pernicieuse qui détourne du socialisme ceux qui en seraient les meilleurs éléments, sans lui apporter la moindre force. La classe ouvrière toute seule est incapable de transformer la société et de diriger le monde nouveau.

C'est le Marxisme qui est responsable de l'échec économique de la révolution russe.

Le socialisme doit rejeter tout ce qui est démagogie et violence et devenir le parti de la justice et de la raison. Tout en critiquant le régime actuel, il doit avant tout apporter les bases positives d'un régime meilleur.

Heureusement, tous les socialistes ne sont pas Marxistes ; M. Ramsay Mac Donald, le chef incontesté du parti travailliste, premier ministre de Grande-Bretagne, nous le rappelle fort à propos dans son discours de Brighton, en faisant le procès du matérialisme.

Une dépêche de Londres, en date du 7 mars, nous annonce qu'il a parlé en ces termes dans la réunion du Conseil National des Églises libres : « Je suis de ceux qui ont foi en l'État socialiste. Je n'en suis ni honteux, ni effrayé. Mais il y a deux socialismes. L'un est une philosophie et un système de vie ; l'autre un moyen électoral. L'idée de classes est un toxique pour l'esprit social. »

Au sujet de l'atmosphère de recueillement moral du dimanche britannique, il ajoute « qu'il voudrait voir un état de la société plus conforme à cette atmosphère, meilleure pour la formation du caractère et la discipline mutuelle que celle du dimanche français caractéristique du besoin moderne de distractions ».

On comprendra, sous leur forme courtoise, le sens critique de ces dernières paroles visant le public français, c'est que M. R. Mac Donald n'ignore pas que nos socialistes ont perdu de vue l'idéal spiritualiste des hommes de 89 et de 48. Il faut bien avouer que beaucoup trop d'entre eux à l'heure actuelle adopteraient volontiers le mot d'ordre : haïr et jouir. La masse aveugle recherche par-dessus tout l'argent et les jouissances ; elle n'a plus d'autre dieu que le lucre et d'autre règle que l'appétit. Le bel enthousiasme qui régnait chez nous pendant la guerre dans toutes les classes et faisait l'admiration du monde, cette union patriotique qui sauva la France, ont cessé pour faire place à l'affaissement, d'une part, et, de l'autre, au déchaînement des convoitises. Aux heures de décadence de l'Empire Romain, la foule s'écriait : « Du pain et des fêtes ! » En somme, nous sommes arrivés là dans notre pays, et ce qui se passe autour de nous est-il l'indice d'une ruine prochaine ?

Après le grand exemple d'héroïsme et d'union sacrée, il est triste d'offrir au monde le spectacle de nos divisions. Au lieu d'attiser les passions mauvaises et de pousser à la lutte des

classes, apprenons à tous la grande loi qui règle les destinées des individus et des peuples et fait retomber sur eux les conséquences des actes accomplis.

Nous avons tous besoin les uns des autres. Un malentendu profond existe entre les différents milieux sociaux. Or, toute démarcation entre eux est arbitraire. Parmi les « bourgeois », beaucoup travaillent autant que les ouvriers. L'homme qui possède un capital et qui le fait valoir paraît désœuvré, cependant il rend service à son pays, car son capital en fructifiant lui permet d'entreprendre des œuvres nouvelles. Si elles échouent, la perte ne frappe que lui et non pas la collectivité. Ce sont les classes moyennes qui ont eu le plus à souffrir de la crise économique, plus même que l'ouvrier dont les salaires ont suivi la même progression que les prix de la vie. Certains petits marchands sont devenus de nouveaux riches, mais combien n'y a-t-il pas d'anciens bourgeois, petits rentiers, qui sont devenus de nouveaux pauvres ?

Le travail est un devoir social pour tous les êtres en voie d'évolution. Celle-ci ne s'accommode pas de la béatitude oisive ni de la passivité. Au contraire, l'activité de l'être s'accroît à mesure de son élévation. Mais à certaine hauteur le travail est purement intellectuel et sans fatigue. Sur notre planète inférieure, tout nécessite l'effort. Ceux qui vivent oisifs en profitant du travail des autres doivent se rappeler qu'ils obligent par là d'autres hommes à déployer plus d'activité dans le domaine de la production. Tous doivent participer à l'œuvre sociale, soit intellectuellement, soit matériellement. L'union de l'intelligence et du travail est nécessaire pour assurer et équilibrer l'œuvre humaine.

Les prétentions récentes du socialisme, en divers milieux, de donner la suprématie au travail manuel sur l'intelligence amène fatalement un amoindrissement de celle-ci. Il en résulte une régression générale, un renversement des lois et du but de l'univers qui eux, au contraire, accordent la suprématie à l'esprit sur la matière. C'est pourquoi le vrai point de départ du socialisme devrait être l'éducation, l'enseignement. Le progrès intellectuel et moral se réalisant tout d'abord, le progrès matériel en serait l'inéluctable conséquence.

Toute tâche intelligemment comprise et réalisée ennoblit ceux qui en sentent la grandeur, et la cause socialiste ne pourrait que gagner si, à ses revendications parfois justifiées, elle ajoutait cette notion d'idéal spiritualisme qui résume toutes les aspirations généreuses et les espérances de l'humanité.

(À suivre) Léon Denis

Juin 1924

V

Pour résoudre le problème social, nous avons vu que les théoriciens nous proposent plusieurs systèmes, : collectivisme, étatisme, communisme, etc. Mais au-dessus de tous les systèmes, une question se pose : Pour améliorer le sort des humains par une répartition équitable des biens, pour mettre un terme aux abus, à la spéculation effrénée ; pour effacer les traces de ce qui fut, hier encore, l'exploitation de l'homme par l'homme, suffirait-il de recourir à des institutions, à des règlements, à des lois ?

Toutes les œuvres humaines changent et passent. Toutes les formes sociales que nous venons d'énumérer ont été appliquées à travers les âges par des civilisations diverses, mais aucune n'a résisté à l'action du temps et au choc des passions. L'histoire a enregistré les tentatives successives, les efforts des novateurs pour réaliser leurs rêves, toujours suivis d'échecs retentissants.

Et, de tant de vicissitudes, une considération se dégage. C'est qu'en socialisme comme en politique, les hommes n'ont jamais que ce qu'ils méritent ; leurs œuvres sociales sont toujours en rapport avec l'état de perfectionnement qu'ils ont pu atteindre.

Si nous voulons préparer un meilleur avenir, commençons d'abord par instruire l'homme des vérités nécessaires, par le rendre plus sage, plus éclairé, plus maître de lui-même et de ses passions.

Dans le domaine de l'économie sociale, ce qui a régné jusqu'ici, c'est la libre concurrence, c'est-à-dire la lutte des intérêts, la rivalité, l'antagonisme. Les grèves ont succédé aux grèves, aux coalisions, aux sabotages ; les syndicats ouvriers se sont dressés contre les syndicats patronaux et les *trusts*, c'est-à-dire la force contre la force et son produit inévitable la haine ! Or, la haine ne peut rien fonder de fécond, de durable. C'est, au cœur de l'homme qu'il faut s'adresser.

Ce que tous les avantages matériels, la mutualité, la participation aux bénéfices, les hauts salaires n'ont pu réaliser, une grande doctrine simple, consolatrice et apaisante peut le faire.

Les revendications socialistes ont abondamment parlé à l'ouvrier de ses droits, mais non de ses devoirs. Elles ont négligé de cultiver ses qualités morales, de développer en lui l'esprit d'ordre, de sagesse, de prévoyance, et qu'en est-il résulté ?

Le peuple a vu s'accroître son bien-être physique, mais il n'est pas plus heureux : il est devenu plus exigeant, plus mécontent, moins consciencieux. Et cependant, pour changer tout cela il suffirait d'inculquer à tous l'amour du travail et la confiance en la vie, qui n'est autre, en réalité, que la montée lente et graduelle vers la lumière, vers la perfection.

D'abord, il n'est d'autre droit que celui qui résulte des mérites acquis, des services rendus, d'une participation efficace à l'œuvre de civilisation et de progrès. Tout droit acquis comporte une série de devoirs correspondants, et ces devoirs sont d'autant plus nombreux que le droit est plus précis, plus étendu : devoirs envers la famille, envers la patrie, envers l'humanité.

Puis c'est la liberté, ce principe si mal compris qui a suscité tant de discussions stériles. Les uns veulent une liberté absolue, laquelle aboutit forcément à la licence, c'est-à-dire au désordre et à l'anarchie. D'autres se rallient à un déterminisme vague, qui ferait de l'homme une sorte de marionnette dont les fils seraient tenus par un invisible destin. La vérité est entre ces deux extrêmes ; elle est à la portée de tous. La liberté, — ou plutôt le libre arbitre, — est proportionnelle au degré d'évolution de l'être et s'accroît à mesure de son ascension sur l'échelle infinie des existences et des mondes.

Et c'est là ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans la destinée humaine : la conquête de la liberté par des efforts constants vers le bien, l'affranchissement graduel des basses servitudes, l'éducation, le perfectionnement de l'âme qui se poursuit de siècle en siècle par le retour dans la chair au moyen des vies renaissantes, vies de travail, d'activité, d'élévation par laquelle l'être se

développe pour devenir une force de plus en plus grande et jouer un rôle toujours plus considérable dans l'univers. L'homme est libre dans la mesure où il met ses actes en harmonie avec les lois universelles. Pour régénérer l'ordre social, le spiritisme, le socialisme et le christianisme doivent se donner la main ; du spiritisme peut naître le socialisme idéaliste. Il y a un intérêt capital à rapprocher ces trois ordres d'idées. L'être doit se perfectionner en développant, ses qualités innées et en effaçant les stigmates qu'il apporte de ses vies antérieures[6].

Le socialisme n'est donc, en réalité, que le rapprochement des fluides de même nature, leur fusion et leur harmonie dans la vie humaine et suivant le degré atteint au cours des existences parcourues. La connaissance des lois spirituelles est donc indispensable pour établir la véritable nature de l'être et son adaptation possible aux différents milieux sociaux. Il faut que chaque être possédant une force radiante, une puissance attractive, l'infuse par voie de vibrations, chez ceux en qui le même fluide circule plus faiblement. Ce serait là le véritable communisme. L'objectif essentiel est d'obtenir une corrélation directe entre les points de vue moral, fluidique et matériel.

Les grands missionnaires spirituels furent, à des titres divers, de grands socialistes. Le socialisme, c'est l'élévation de la collectivité dans l'ordre physique et moral, et cette amélioration doit être réglée par la justice et la raison. C'est pourquoi il faudrait arriver à une fusion intégrale par des échanges de forces susceptibles de paralyser les passions et les travers qui subsistent en nous.

La vie actuelle n'étant qu'un état transitoire, aucun des problèmes qui s'y rattachent ne peut être logiquement résolu, si l'on néglige de tenir compte de tout ce qui la conditionne dans le passé et du but qu'elle doit atteindre dans l'avenir.

Avant tout, il convient de développer le sens moral chez l'enfant, chez l'adulte, c'est-à-dire le sens élevé de la vie, de ses devoirs, de ses responsabilités ; graver profondément dans la pensée et le cœur de l'être humain cette loi imprescriptible de la conséquence des actes qui ramène, dans le cours de notre destinée, tous les éléments, bons ou mauvais, que nous avons générés.

Dès lors, la dignité humaine se trouverait rehaussée, l'existence prendrait un caractère plus noble, un but plus précis ; ce serait la construction, par nos propres soins, à travers les siècles, de notre personnalité, l'édification de notre destinée. Nous sommes ce que nous nous sommes faits ; notre sort, heureux ou malheureux, est entre nos mains. Ainsi dans l'enchaînement de nos vies, l'action de la justice devient plus évidente. Tout ce que nous faisons retombe sur nous, à travers le temps, en joies ou en douleurs. Et comment l'avenir pourrait-il être meilleur que le passé si nous continuions à semer dans le présent des germes de haine, des causes de discorde et de déchirement, si le faible continue à être écrasé par le fort, si tant de cœurs sensibles sont brisés par l'égoïsme et la brutalité, en un mot, si l'homme reste cruel pour l'homme ?

Tous les fluides impurs causés par nos passions, engendrés par les œuvres du mal, par les injustices commises, s'accumulent en silence au-dessus de nous, puis un jour, quand la mesure est comble, la tempête éclate sous la forme de fléaux, de calamités, source de souffrances nouvelles, car l'excès des jouissances amène fatalement un accroissement de douleur jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli dans l'ordre moral comme il l'est dans l'ordre physique.

L'abus des plaisirs, l'excès du luxe, l'alcoolisme, la débauche se rachètent par la souffrance, les privations, la misère. Apprenons à être sobres et mesurés en toutes choses. L'ouvrier fréquente trop le cabaret, les cinémas réalistes et autres lieux malfaisants. Mais c'est aux classes dirigeantes à donner l'exemple et à ne pas faire, de la jouissance, la règle prédominante de leur vie.

Les catastrophes, le jeu de ce que nous nommons les forces aveugles, ne nous paraissent inexplicables que parce que nous méconnaissons les causes invisibles qui les produisent et qui, le plus souvent, émanent de nous-mêmes et s'expliquent par notre infériorité et nos violations de la loi.

Mais, au contraire, toute âme pénétrée de cette loi, de cette nécessité d'évoluer, sentira la grandeur de son rôle. En présence de cet ordre universel qui ramène toujours les effets vers leurs causes, devant cette perfection des formes et des règles, elle comprendra que cette perfection, elle

6 Voir pour les preuves de la réincarnation mon livre *Le Problème de l'Être et de la Destinée*, passim.

est appelée à la réaliser en elle et autour d'elle, et que pour cela l'infini des temps et des espaces lui est ouvert.

Si on consacrait à l'éducation des masses et à la vulgarisation des principes souverains seulement un quart des sommes que l'on dépense pour les œuvres de destruction et de mort, la face du monde serait vite changée, le progrès serait plus rapide dans le fonctionnement des œuvres sociales. Par le développement du sens moral et l'évolution des intelligences, bien des causes de souffrances disparaîtraient et l'humanité s'acheminerait d'un pas plus assuré vers des temps meilleurs.

La guerre, avons-nous dit précédemment, au lieu de servir de leçon a été suivie d'un réveil des passions violentes et des basses convoitises. Le pouvoir corrupteur de l'argent, la floraison du vice et du crime n'ont fait que s'accroître. Ni la religion, ni la science, ni les disciplines sociales, aucune barrière n'a pu arrêter, ou seulement ralentir ce flot impur qui entraîne l'humanité. Il fallait autre chose, maintenant que tant d'institutions ont montré leur impuissance.

L'intervention du monde invisible était devenue nécessaire pour réveiller dans les cerveaux embrumés la notion de l'immortalité et des exigences qu'elle comporte. Il la fallait lente et graduée, afin de ne pas jeter de trouble dans ces cerveaux obscurcis, mal équilibrés. Il la fallait appuyée sur une accumulation de preuves irréfutables. Et c'est là ce qui se réalise par une action providentielle. Ainsi l'humanité égarée, dévoyée, reçoit cette impulsion d'en haut qui ; la ramène dans la voie sûre, vers la route royale de l'âme, suivant l'expression de Platon.

Devant les vastes perspectives qui s'ouvrent, et avec lesquelles il se familiarisera peu à peu, l'homme sera bien obligé d'élever sa pensée au-dessus des basses contingences terrestres et de regarder en face cet objectif, encore lointain, mais si grandiose, qui lui est indiqué.

Le nom d' « invisible » deviendra la source immense où tous les penseurs, les écrivains, les poètes, les artistes viendront s'abreuver. Inconsciemment, la plupart des grands hommes du passé ont collaboré avec l'invisible, mais, dans l'avenir, cette collaboration deviendra consciente, voulue, sollicitée et l'œuvre humaine en sera fécondée, centuplée.

*
* *

Dans son analyse des vers dorés des pythagoriciens[7], le Dr Carton s'est livré à une étude admirable mais sur laquelle je dois faire quelques réserves sur un point. Il estime que la connaissance des vies successives de l'âme doit être réservée aux seuls initiés et cachée au vulgaire. Je crois, au contraire, que nous devons au peuple toute la vérité, d'autant plus qu'elle est indispensable à l'éducation des êtres et à la régénération sociale.

Il n'est pas de vraie morale sans croyance élevée et sans sanction. La notion des vies successives, inséparable de la conséquence des actes, nous montre la répercussion de nos mérites et démérites sur la destinée humaine et constitue cette sanction nécessaire et conforme à la justice.

Dans l'ordre social, il est de l'intérêt de tous que la loi morale soit observée, car elle est la meilleure garantie de notre sécurité ; les actes coupables, les exemples mauvais, les ferments de malveillance et de haine que l'on jette dans l'humanité altèrent le présent et compromettent l'avenir comme le prouve la loi des renaissances.

C'est en vain que l'on cherche le bonheur dans la possession des biens matériels, des jouissances terrestres que le souffle de la mort emporte. Le bonheur est dans l'acceptation joyeuse de la loi de travail et de progrès, dans l'accomplissement loyal de la tâche que le sort nous impose, d'où résulte la satisfaction de la conscience, seul bien que nous puissions retrouver dans l'Au-delà.

On me répond parfois avec aigreur : Nous ne voulons pas croire à vos vies successives. Ce à quoi je réplique: Que vous y croyiez ou non, cela n'empêche rien de ce qui est ! La loi formidable, inexorable, n'en subsiste pas moins et il vaut mieux s'y soumettre de bon gré, car tout manquement à cette loi de travail et d'évolution entraîne une souffrance. Tous doivent la subir, mais ceux qui ne

7 cf. Docteur Carton, *La vie sage*, Maloine, éditeur.

peuvent l'expliquer ni la comprendre en recueillent moins de profit pour leur épuration et leur avancement.

Une croyance élevée, disons-nous, est nécessaire ; vous ne pouvez la trouver dans l'enseignement actuel des Églises qui est mêlé de trop d'erreurs ; vous ne pouvez la trouver dans le matérialisme, aujourd'hui que la survivance nous est prouvée par tant de faits.

Cette croyance régénératrice, le nouveau spiritualisme vous l'apporte. Mais si vous ne pouvez vous élever encore jusqu'à cette conception grandiose des choses et des lois, croyez au moins en vous-même, à votre âme immortelle, à ses forces cachées que votre devoir et votre rôle est de développer, de mettre en action afin de monter plus haut vers la lumière, vers la compréhension de tout ce qui est beau, grand et puissant dans l'univers.

*
* *

Les révolutionnaires violents, qui prétendent fonder l'ordre social dans le sang et sur des ruines, ne sont que des aveugles et des égarés. L'harmonie sociale ne peut s'établir que sur la justice, la bonté, la solidarité.

Le vrai communisme, par excellence, exige le don de soi-même, un sentiment d'altruisme poussé jusqu'au sacrifice : aussi, nous l'avons vu, n'a-t-il été pratiqué jusqu'ici et d'une façon durable que par des associations religieuses.

Elles s'inspiraient d'un idéal supérieur. Dans leurs élans de foi et d'amour, elles arrivaient au renoncement de soi-même au profit d'une collectivité.

Encore faut-il remarquer que ce renoncement impliquait l'oubli de la famille. Or, la famille est la base essentielle, le pivot de toute société humaine : un tel système ne saurait donc se généraliser.

La solidarité des êtres dans la communion universelle est un principe sacré dont doit s'inspirer toute grande œuvre humanitaire.

Avec le matérialisme, la solidarité n'est qu'un bien passager, éphémère, qui relie les hommes entre deux néants. Mais, par l'enseignement des Esprits, cette idée de solidarité grandit, elle revêt une ampleur, une autorité imposante. L'ascension collective, au moyen de vies sans cesse renaissantes, nous unit étroitement à nos compagnons de voyage éternel. Nous sommes donc intéressés au perfectionnement moral d'un milieu où il nous faut revenir et, par suite, à celui des êtres qui l'habitent avec nous.

L'éducation des âmes, suivant la grande loi d'évolution et les conséquences de notre passé, nous oblige à renaître dans les différentes conditions sociales, soit pour y réparer nos fautes antérieures, soit pour acquérir les qualités inhérentes à ces conditions. Il importe donc à tous de travailler à faire régner ici-bas, dans tous les milieux, l'ordre, la justice, l'harmonie. On ne monte soi-même qu'en aidant les autres à gravir l'échelle immense, en faisant pénétrer en eux les connaissances et les qualités acquises.

Reliés à travers nos vies, poursuivant tous un but commun, nous nous sentons unis par des liens puissants et nous arrivons, avec le temps, par les perfections réalisées, à ne former plus qu'une grande famille, un grand être collectif dont les membres vibrent à l'unisson sous les radiations de la pensée et de l'amour divin.

Dans la longue suite des existences parcourues, dans la lente et rude montée des âmes vers un but sublime, mille circonstances nous amènent à entrer en contact avec les autres êtres, à vivre de leur vie, à participer à leurs efforts, à leurs travaux, à leurs plaisirs, à leurs douleurs. C'est ainsi qu'à travers les siècles se tissent les liens qui nous attachent à la masse humaine. Tout ce qui la frappe nous touche, tout ce qui la blesse nous atteint.

Devant ces perspectives la solidarité nous apparaît autrement large et puissante qu'avec les pâles théories matérialistes.

Unis par des signes et des fins communes, nous sommes issus d'un même Père et nous retournons vers Lui afin de vivre un jour, par les mérites acquis, dans sa paix et dans sa lumière.

En face de tels horizons, que deviennent les mesquines rivalités, les jalousies, les haines, toutes les misérables compétitions de la terre ? Elles s’évanouissent pour faire place à un rayonnement d’amour qui rapproche tous les hommes dans une fraternelle harmonie.

Dès lors, le devoir se montre plus précis, le devoir d’aider dans leur évolution les faibles, les ignorants, les attardés, tous ceux qui sont au-dessous de nous, comme nous ont aidé naguère les Esprits généreux qui ont atteint les sommets de la sagesse et de la connaissance.

(À suivre) Léon Denis

Juillet 1924

VI

Ainsi que nous l'avons démontré[8], le spiritisme peut influer puissamment sur l'économie sociale et la vie publique, car sa conception de l'existence et de la destinée vient faciliter le développement de toutes les œuvres de collectivité et de solidarité.

Par cet enseignement, l'homme se sent plus uni à ses frères ; il sait qu'il ne peut évoluer que par eux et avec eux, et de là l'éclosion des idées généreuses qui ont été considérées jusqu'ici comme des utopies et qui pourront désormais, grâce à cette notion de la vie évolutive, passer dans le domaine des faits.

C'est ainsi que le nouveau spiritualisme apporte en toutes choses un élément régénérateur. Il apprend à aimer la famille et la patrie ; mais, par-dessus tout, il nous apporte cette notion sublime de la grande famille humaine : la fraternité des âmes, la communion de tous dans la poursuite d'un même but, l'ascension lente et graduée de tous vers plus de lumière.

Pauvre humanité douloureuse, tu gravis péniblement le chemin de la vie sous un ciel souvent noir et des rafales parfois brûlantes, parfois glacées ! Lors que je songe à ce long défilé qui se déroule sur les pentes ardues avec son lourd cortège de souffrances et de misères, je me sens pris d'une immense sympathie pour tous ces compagnons du voyage terrestre.

À l'heure présente, je ne veux rien voir de tes défauts, ô humanité, mais seulement tes mérites et tes maux. Depuis un demi-siècle, j'ai travaillé sans cesse, par la plume et la parole, à éclairer et à consoler les âmes. Impuissant à les guérir, je veux du moins envoyer une pensée fraternelle à t o u s c e u x qui ploient s q u s une rude tâche, sous le fardeau de leurs épreuves, et vers ceux qui, dans l'espace, se préparent à renaître en ce milieu tourmenté.

Cette pensée, je l'adresse au mineur enfoui sous le sol, au travailleur des champs courbé sur son dur sillon, au marin dans la tempête, au métallurgiste, au fondeur, au verrier qui, sous l'ardente haleine des fourneaux, forgent le ter, coulent la fonte et le verre et créent les mille objets nécessaires à la civilisation. Je n'oublie pas la femme, cette mère de l'humanité ; la femme, compagne fidèle de nos travaux et de nos peines, qui nous a donné la vie au prix de sa souffrance et nous soutient, nous console aux heures difficiles.

À tous j'envoie une fraternelle pensée,, car fraternité, c'est le mot magique, le principe souverain qui résoudra tous les problèmes sociaux, dissipera les haines, les jalousies, les rancunes et qui, du chaos des passions, fera surgir un monde nouveau.

N'est-ce pas un spectacle impressionnant que de voir, dans tous les grands centres industriels, aux premières heures du jour, se dérouler, au bruit strident des sirènes, la longue procession des hommes, des femmes, des enfants, aux visages mornes et blêmes, qui se dirigent vers les usines pour y reprendre le labeur monotone qui les retiendra tout le jour ? Ou bien de voir surgir des entrailles du sol, dans les régions du Nord, ces mineurs noircis par la poussière de charbon à tel point qu'on ne peut plus distinguer la couleur de leur visage. Ou encore, sur les larges quais de nos emporiums, et sous Tardent soleil, les dockers ployant ; sous le faix ?

II faut avoir fait de bonne heure l'apprentissage de la misère, avoir connu ; la lutte pour le pain quotidien, pour comprendre l'état d'esprit de ces foules ; pour s'expliquer la sourde irritation qui couve au fond de tant d'âmes froissées, meurtries par le pesant rouleau de la nécessité.

Peut-être n'y a-t-il, dans le vague instinct d'hostilité de la plupart de ces êtres, que le sombre héritage des siècles passés, des vies de servage que n'éclaira aucun autre espoir que celui de la mort.

8 Voir les Revues précédentes.

Mais aujourd'hui l'ouvrier a conquis sa liberté, et plus encore, sa dignité j d'homme par son labeur. C'est pourquoi la date du 1er mai, qui fut jusqu'ici une sorte d'appel à la révolte, redeviendra, peu à peu, un symbole d'apaisement et de réconciliation pour se transformer en une fête du travail consacrant la noblesse de l'effort accompli dans la solidarité de tous. Et cette date sera d'autant mieux choisie qu'elle coïncide avec le réveil de la nature, avec les sourires et les promesses du printemps.

On se demande parfois quel est le but de tant de vies obscures, tourmentées, \ laborieuses. Si Ton cherchait à dénombrer toutes celles qui se sont déroulées |depuis l'origine du monde, on se trouverait en présence de chiffres formidables. Pourquoi toutes ces existences, dont le temps disperse la cendre à tous les vents et dont la mémoire humaine ne garde aucune trace ? Pourquoi tant de douleurs, de déchirements, de larmes ? C'est que la vie est un creuset où la substance de l'âme s'affine, où ses parties les plus dures se fondent sous le feu des épreuves et où se poursuit la divine alchimie.

II faut ce lent affinage des siècles pour faire de l'âme primitive, brutale et sauvage, un être policé, transformer l'égoïsme féroce en esprit de sacrifice et faire surgir des bourbiers terrestres les fleurs délicates de la sensibilité, de la pitié, de la bonté.

Pauvre âme humaine, tu dois passer bien des fois par les alambics terrestres pour distiller tes sucs cachés, pour arrondir tes aspérités. Âme humaine, tu es l'énigme vivante en qui s'agitent et se mêlent confusément tant de passions, tant d'aspirations vagues. Tu es capable des plus belles pensées et des pires sentiments : amours et haines, grandeurs et misères, ingratitude et dévouement. Mais il est en toi une force divine que ton évolution à travers les temps a préci sément pour but d'éveiller, d'accroître, afin de te préparer à des tâches plus hautes, à une participation plus large aux œuvres éternelles. Et c'est là le but de ta vie, de toutes tes vies, c'est là le rôle assigné à la terre dans la chaîne des mondes.

La vie ne se crée et ne se développe que par la souffrance. Il faut souffrir pour enfanter, pour monter, grandir, s'épurer ; il faut souffrir pour ouvrir son âme à toutes les sensations délicates et puissantes, pour l'initier à la connaissance des grandes harmonies, pour la préparer aux joies, aux félicités de la vie supérieure. La souffrance est la loi des mondes inférieurs, loi grave et austère mais profonde dans ses fins. Sans elle, pas d'équilibre moral, pas de stimulant vers le mieux, pas de compréhension du bien et du beau.

Souvent, aux heures d'angoisse, on accuse Dieu, la nature, le monde entier, sans songer que la source de nos maux est en nous-mêmes. Il est vrai que, dans le domaine moral des causes et des effets, l'homme ne voit que les choses immédiates. Son regard ne peut embrasser les périodes pendant lesquelles se développe la lente incubation de ses erreurs et de ses fautes, surtout lorsqu'elles proviennent de ses existences antérieures et constituent la tram e de sa destinée.

Nous avons dit que la plupart de ces maux résultent de l'état mental de nos générations qui, depuis longtemps, s'écartent de la vie droite sans souci de la loi du devoir, des hautes disciplines, et s'égarent dans les sentiers fleuris de la passion, de l'égoïsme et de la vénalité. Pourquoi cette humanité, dont les progrès sont si remarquables dans l'ordre intellectuel et matériel, reste-t-elle stationnaire dans l'ordre moral ? Pourquoi la barbarie, la cruauté, l'égoïsme se manifestent-ils à notre époque avec autant d'intensité qu'aux temps lointains ? Le spiritisme seul peut nous l'expliquer. Les âmes, suffisamment évoluées lors qu'elles quittent la terre, vont presque toutes vivre dans des mondes meilleurs, tandis que sans cesse montent vers nous, des plans inférieurs, des contingents d'âmes encore grossières qui viennent poursuivre leur éducation sur la sphère terrestre. C'est pourquoi le niveau moral change si lentement. On hérite des travaux des générations passées et on n'hérite pas des vertus qui restent individuelles. C'est pourquoi il faut travailler par-dessus tout à l'éducation du peuple si on veut améliorer le sort de l'humanité.

La réforme de l'individu doit conduire à la réforme de la collectivité, de façon à ce que tout triomphe de l'homme sur lui-même, sur ses passions, se répercute sur son entourage et que les progrès de l'ensemble réagissent sur chaque individu. C'est en travaillant à l'élévation des autres

que nous travaillons le plus efficacement à nous élever nous-mêmes. Et en même temps se développe, s'accroît et s'affirme en nous et autour de nous, cette notion essentielle de fraternité qui nous relie tous les uns aux autres.

Pour bien comprendre la réalité et la puissance de cette notion, il faut la considérer sous l'aspect que lui donne l'enseignement des Esprits. Il ne s'agit plus ici de la fraternité des corps, mais de celle des âmes, qui se trouvent reliées à tous les degrés de leur évolution grandiose.

Non seulement nous sommes frères par notre communauté d'origine et de fins, étant tous enfants de Dieu et destinés à le rejoindre, mais encore parce que nous sommes appelés, en vertu de la loi de nécessité, à parcourir ensemble la route immense qui conduit vers Lui, à nous y retrouver, nous reconnaître pour travailler et souffrir ensemble, afin que nos caractères s'amendent et que nos qualités se développent sous les souffles purificateurs et régénérateurs de l'adversité.

Cependant, remarquons que la notion de fraternité n'implique pas celle d'égalité. Parmi les doctrines sociales en vogue, celle-ci est des plus contestables. Il n'y a pas d'égalité dans la nature, il n'en est pas davantage dans l'humanité Dans l'au-delà, tous les êtres sont hiérarchisés suivant leur degré d'avancement, conformément à la loi d'évolution. Les théories révolutionnaires, qui prétendent tout niveler par le bas, commettent à la fois une erreur monstrueuse et un crime, car elles sont destructives de l'œuvre du passé, de l'effort gigantesque des siècles en vue de créer une civilisation. Il serait plus conforme à la loi universelle de progrès d'établir des institutions qui contribuent à faciliter l'ascension de l'homme en lui assignant un but toujours plus élevé.

Sans doute, l'œuvre du passé nous a légué bien des abus et des imperfections que nous avons le devoir de corriger, mais elle a introduit aussi dans l'existence humaine des avantages, des facilités qu'il serait absurde de supprimer.

Il est légitime que tous les hommes aspirent au bien-être matériel, ainsi qu'au joies de l'esprit et du cœur, mais nous pensons surtout que c'est au moyen de l'action morale que l'on parviendra à améliorer nos institutions, à perfectionner l'ordre social.

Pour dissiper les malentendus qui divisent nos différentes classes, ce qu'il faudrait d'abord, c'est vivre de la vie du peuple, prendre son contact et lui communiquer le rayonnement de ce qu'il y a de meilleur en nous, en un mot, partager plus étroitement ses peines, ses misères, s'efforcer d'éveiller en lui des goûts plus nobles, des aspirations plus hautes, un besoin plus intense de culture intellectuelle. On insiste trop sur les défauts de l'ouvrier et pas assez sur ses qualités de cœur qui sont grandes. Même les plus hostiles sont accessibles aux bons procédés, aux saines raisons.

Dans ma jeunesse, je me suis beaucoup intéressé aux coopératives ouvrières de production et j'ai participé à leurs travaux. Plus tard, lorsque je me suis consacré à la propagande du spiritisme, je m'adressais de préférence aux masses ouvrières, et je puis dire que je trouvais là plus d'écho que partout ailleurs.

Si l'on veut savoir ce que peut le spiritisme sur le public des travailleurs, on n'a qu'à mesurer sa large extension parmi les mineurs du bassin de Charleroi.

Au lieu de la lutte des classes, travaillons donc à leur fusion en préparant les matériaux de la cité future, faite de justice et d'harmonie. Le spiritisme nous y aidera, en nous apprenant que la condition des humbles peut redevenir la nôtre un jour et que l'âme doit renaître en des milieux différents pour y parfaire son éducation.

*
* *

Parvenu au soir de la vie, l'homme parfois s'interroge et jette un regard en arrière sur le long chemin parcouru. Il évoque les ombres de tous ceux qu'ils a rencontrés et qui l'ont précédé dans l'au-delà et en même temps le souvenir des rapports bons ou mauvais, des tâches accomplies, des situations occupées, les déceptions, les vicissitudes subies. Il perçoit encore l'écho affaibli des agitations du passé, du bruit des passions, mais, en raison du recul du temps, il saisit mieux la valeur réelle des êtres et des choses. Un grand apaisement s'est fait en lui, il se sent plus porté à

l'indulgence, à l'oubli des offenses, au pardon des injures. Il comprend mieux le sens profond de la vie et les avantages et les inconvénients qui en découlent au point de vue essentiel de son évolution intellectuelle et morale. Car c'est là le but suprême de l'existence.

Il en est de même dans l'espace, mais là, de vastes perspectives s'ouvrent et le cercle des souvenirs s'élargit. L'esprit évolué voit se dérouler le panorama de ses existences avec leurs alternatives d'ombre et de lumière, les chutes et les relèvements et il sent plus étroitement la solidarité qui le relie à tous ces êtres qu'il a connus, voyageurs comme lui du long pèlerinage à travers les siècles.

Il sait qu'au cours de ses vies, il a été, tour à tour, riche et pauvre, patron et ouvrier, serviteur et maître ; que ses existences humbles et obscures furent plus nombreuses que les existences brillantes. Il faut d'abord apprendre à obéir pour, plus tard, apprendre à commander.

L'esprit repasse souvent dans sa mémoire les scènes, les tableaux, les spectacles tristes et doux de ses existences terrestres, existences pénibles, laborieuses, auxquelles il doit son état d'avancement.

O Terre, planète sombre et froide, monde d'ébauche et d'expiation, d'initiation ou de rachat, tu occupes un des plus bas degrés de l'échelle d'ascension des âmes ; la matière pèse lourdement à ta surface, les besoins y sont multiples et le travail accablant. Tout cela est nécessaire pour comprimer la fougue des jeunes esprit# à qui tu sers d'école et de demeure, nécessaire pour réprimer leurs passions, leurs appétits déréglés et les soumettre à la discipline. Mais, à mesure que l'esprit s'élève sur l'échelle des mondes, la matière devient plus subtile, le travail plus facile, les besoins moins impérieux. L'esprit pénètre au sein de sociétés plus parfaites et plus heureuses et il y goûte les jouissances spirituelles réservées aux âmes épurées.

Il reconnaît la plupart des êtres qui l'entourent pour avoir parcouru avec eux les étapes terrestres. Il se souvient de l'aide prêtée, des services échangés, des joies et des peines partagées, et dans tous ces souvenirs il trouve autant de liens qui le rattachent à cette foule comme à une immense famille dont le nombre ira grandissant à mesure que l'âme s'élève et participe d'une façon plus large et plus complète à la vie universelle. Et l'esprit sent en lui une force qui l'incite à toujours grandir, à se développer, à se perfectionner. Du dehors, une attraction l'enveloppe qui le porte vers les choses divines, vers les sommets de la sagesse et de la lumière. Mais, malgré cette attraction, il se sent libre, libre de ses choix, de ses résolutions, et en même temps responsable. Il admire cette hiérarchie imposante des âmes qui s'étagent à travers l'infini et qui est l'armature spirituelle de l'univers, hiérarchie basée sur les mérites, sur les vertus et à laquelle peuvent aspirer tous ceux qui ont beaucoup travaillé, beaucoup aimé, beaucoup souffert.

*
* *

Toute œuvre humaine, pour être belle, grande, durable, doit être comme un reflet-, comme une image réduite de l'œuvre éternelle. Les institutions, les règles, les lois sociales doivent s'inspirer du plan général, de l'ordonnance de l'Univers. Or, c'est ici qu'est le point faible du socialisme, la cause de ses insuccès chaque fois qu'il veut passer des théories et des systèmes divers à une réalisation pratique, à une organisation vivante.

Le socialisme se soucie trop peu des lois supérieures et du but réel de la vie, qui est un but d'évolution et de perfectionnement. Il se préoccupe beaucoup du corps matériel, qui est passager, et trop peu de l'esprit, qui est immortel.

Or, nous l'avons vu, les institutions qui ne sont pas en harmonie avec les principes éternels sont destinées à périr. Le socialisme doit avant tout grouper l'ensemble des forces et des connaissances de manière à donner une impulsion plus vive à l'évolution de l'homme durant son séjour sur la terre. Le vrai socialisme consisterait donc à étudier, à observer les lois et les harmonies universelles afin de les réaliser, autant que possible, dans le milieu terrestre aussi bien dans l'ordre physique que pour les facultés de l'esprit et les qualités du cœur. C'est seulement lorsque chaque

individu aura acquis la santé parfaite de l'âme et du corps, la domination de soi-même, lorsque les collectivités auront pris pleine conscience de leurs devoirs et de leur destinée que l'humanité avancera d'un pas plus sûr dans la voie du bien. Jusque-là, il faudra s'attendre à des épreuves, à des catastrophes, à des maux de toutes sortes, car il y a corrélation en toutes choses et le désordre des esprits amène le désordre de la nature et de la société.

On m'objectera que la masse humaine est encore peu apte à la compréhension des hautes vérités, mais au moins il incombe aux chefs du mouvement de se les assimiler, afin d'orienter vers un but noble et élevé la marche de la foule qui les suit.

Il semble que l'heure des rénovations approche. Au milieu des vicissitudes de notre temps troublé, des faits significatifs se produisent d'où se dégage une grande espérance. En dépit des maux de notre siècle, on voit se manifester un peu partout une volonté de vivre, de savoir, de progresser qui est un gage certain de restauration morale et d'évolution humaine.

Plus haut que les germes de décadence et de ruine, on sent passer le souffle de l'Esprit qui suscite de toute part des entreprises riches d'avenir. En dépit des causes de rivalité et de haine qui divisent encore les peuples, on voit se dessiner un besoin grandissant d'entente et de solidarité qui tend à les unir dans des tâches communes.

Jamais, au cours de l'histoire, la solidarité dans l'épreuve, le deuil, la souffrance n'est apparue d'une façon aussi intense. La cruelle guerre mondiale a ouvert bien des âmes à des sentiments nouveaux et la douleur est devenue comme une promesse de rénovation.

Tous ceux qui ont été déchirés par l'angoisse, l'incertitude du lendemain, la perte des êtres aimés ont senti la nécessité d'un état de choses qui épargne aux générations le retour de maux semblables. Ce besoin de solidarité est passé de la théorie à l'action. Il engendre des œuvres qui groupent les représentants des peuples, des sociétés, des corporations, de toutes les associations humaines, et ce n'est là qu'un reflet, une répercussion de cette immense solidarité qui unit toutes les puissances de l'espace et pousse toutes les forces sociales de notre terre vers une période de transformation.

La foule immense des victimes de la guerre plane au-dessus de nous. Elle ne reste pas inactive, elle travaille de mille manières, avec l'aide d'Esprits supérieurs, à multiplier les liens qui unissent le ciel à la terre. Et voici qu'une communion plus étroite s'établit entre ceux qui ploient encore sous le joug de la chair et ceux qui en sont affranchis.

D'en haut, des courants de force, des inspirations, des secours fluidiques se déversent sur l'humanité. Une révélation nouvelle se répand sur tous les points du globe, révélation puissante qui portera la vie planétaire vers des horizons mieux éclairés de la sagesse et de la lumière divine.

(À suivre) Léon Denis

Août 1924

VII

Les événements qui se sont déroulés depuis plusieurs mois ont suscité bien des commentaires et troublé beaucoup d'esprits. Afin de rester dans le cercle des préoccupations du moment, qu'on nous permette cette fois de laisser en suspens notre sujet habituel pour considérer de haut la question politique et sociale, comme si nous la jugions de l'espace.

Au point de vue de l'évolution, nous sommes à un tournant brusque après lequel il faudra retrouver la route sûre. Toute société est régie par des principes qui, sous l'action du temps, revêtent des aspects nouveaux. Les récents mouvements politiques, nous dit-on, sont provoqués par des réincarnés qui ont déjà joué un rôle important aux époques révolutionnaires, soit en France, soit à l'étranger, car l'esprit n'est pas contraint de renaître dans le même pays.

La France a, pendant des siècles, représenté dans le monde les grandes traditions historiques ; cette tradition, qui était royaliste, fut brisée par la Révolution. Aujourd'hui, il faut reconstituer le prestige de la France au moyen d'une direction nouvelle inspirée par un idéal supérieur.

On peut déjà prévoir que le spiritisme, marchant de pair avec la science, deviendra dans l'avenir la base de doctrines religieuses appelées à remplacer les dogmes vieillis. Ceux-ci s'adaptaient à la mentalité des temps où ils furent établis, mais ne répondent plus aux besoins de l'humanité en marche.

D'après mes précédents articles, on m'a rangé parmi les socialistes. Mais, j'ai eu soin de le dire, je n'accepte pas le socialisme sans la doctrine spiritualiste qui le tempère, l'adoucit, lui enlève tout caractère d'âpre violence. Je réprouve le socialisme matérialiste qui sème la haine entre les hommes et par suite reste infécond et destructif, comme on l'a vu en Russie. Je suis évolutionniste et non pas révolutionnaire.

Je crois devoir laisser la parole à nos guides et protecteurs invisibles, dont plusieurs ont participé à la direction politique du siècle dernier ; l'un d'entre eux nous dit :

Votre époque a une grande importance. Vos hommes politiques, en général, ne voient que le sens pratique et plutôt matériel, la raison et l'intérêt sont leurs guides, et c'est là, en grande partie, ce qui constitue la politique des gauches. Mais cela est loin d'être suffisant pour assurer la vie intellectuelle et morale d'une grande nation. Il faudra forcément en venir, tôt ou tard, aux doctrines spiritualistes pour donner à cette politique toute sa grandeur et sa portée.

Le changement de front a causé quelque surprise, mais la politique de votre ancien ministère semblait faire revivre des tendances anciennes qui ne pouvaient offrir le suc nécessaire à l'œuvre du progrès.

Nous aurions préféré que le changement de front se fît d'abord sur le terrain philosophique, car, par là, le socialisme se serait éclairé d'une lumière plus vive et plus pure. Ce sera plus difficile de faire bénéficier les institutions humaines du rayonnement supérieur qui aurait dû tout d'abord les inspirer. Tel est notre sentiment au point de vue psychique ; maintenant, au point de vue pratique, descendons dans l'arène et recherchons ce qui s'est produit.

Les hommes politiques qui voulaient faire revivre les institutions du passé se sont heurtés à des forces puissantes, dégagées de tout souci conservateur et animées d'un désir de rénovation. Quel sera le résultat ? Vous assisterez à des luttes, à des déchirements, d'où naîtra, dans quelque temps, un parti nouveau.

Le coup de force constitutionnel a pu paraître un choc, mais du choc jaillit l'étincelle. Tout en regrettant que l'évolution ne parte pas d'un idéal supérieur, nous ne pouvons, de l'espace, empêcher les idées de suivre leur marche. Pourtant des courants d'ondes vous sont envoyés de mondes plus

évolués, afin que vos vues se portent vers l'avenir et que vos dirigeants arrivent à comprendre l'existence de la vie universelle et de ses lois.

De l'espace, on travaille à élargir les conceptions des hommes de droite et à modérer les impulsions exubérantes des extrémistes. Il faut savoir attendre sans trop d'optimisme et préparer dans l'ordre et la raison l'éclosion des principes nouveaux.

Autre message (16 mai 1924). Après les élections :

La volonté souveraine du peuple a décidé que deux grands principes devaient inspirer les directions politiques de votre pays à l'extérieur et à l'intérieur. Si les cerveaux des hommes politiques s'imprègnent des forces de l'espace, il pourra en sortir un certain bien. Nous devons veiller à ce que les esprits sages intuitionnent vos hommes d'État.

Lorsque les nouveaux élus vont être en face de la réalité, ils devront d'abord constituer une majorité plus à gauche. Si celle-ci n'était pas composée d'hommes consciencieux, épris de liberté et d'indépendance, elle aboutirait à une politique de piétinement.

Il faut un esprit nouveau, comparable à un vin généreux, qui verse dans les veines du peuple une ardeur plus grande et un désir d'aller en avant.

Au point de vue scientifique, on voit surgir des théories neuves et la politique doit suivre un mouvement parallèle. La nouvelle majorité va s'inspirer de doctrines socialistes dans les limites de la justice, du bon sens et de la raison.

En regard des phénomènes scientifiques nouveaux, il faut présenter des faits politiques du même ordre. La pensée a évolué. Trop ardente, elle vous ferait dévier. Il faut, pour vous faire vivre moralement pariant, un certain élan qui vous aide à vous élever vers la vie supérieure.

Des chocs se produiront à la rentrée des Chambres, les républicains se trouveront face à face avec les socialistes, et ces derniers, en désaccord avec les communistes. Au début, la fusion sera laborieuse. Lorsque les futurs gouvernants devront se prononcer sur les problèmes à résoudre, leur inclination les portera vers des solutions pacifiques.

Quatre ans de législation sont peu de chose si, dans ce laps de temps, la politiques nouvelle commet quelques fautes, l'opinion reviendra en arrière. Aujourd'hui, la politique d'arbitrage semble prendre dans le monde le dessus sur celle du gant de fer.

Pour que votre terre évolue et que l'homme puisse monter sur une autre planète, il faudra renoncer aux idées militaristes. Une nouvelle ère psychique se prépare pour vous. Des suggestions appropriées vont se produire, et il n'y aura pas d'autre guerre d'ici quatre ans. P. a donné prise aux critiques de ceux qui se refusaient à retourner vers le passé. Vous devez vous inspirer des institutions de l'avenir et non de celles du passé.

La première mesure sera de renforcer l'esprit laïque et de faire pénétrer dans l'instruction cet idéal de beauté qui, en s'associant aux doctrines politiques, morales et scientifiques, créera un essor vers la spiritualité qui ne devra jamais s'affaiblir.

Dans les siècles antérieurs, la religion fut nécessaire. La spiritualité simple allait de pair avec l'ambiance scientifique à peine née, mais maintenant le vide se creuse. Les ondes fluidiques qui vous enveloppent affinent la pensée. Dites à tous que le culte de la beauté et de l'idéal peut seul conduire l'humanité vers une compréhension plus large de la vie universelle.

Autre message (30 mai 1924) :

La France en ce moment voit se dérouler une période instable qui doit durer quelque temps. Vous assisterez à des heurts, des changements de ministère, des soubresauts politiques, des alliances de partis qui vous étonneront, puis l'orage se calmera et il naîtra au sein des deux assemblées un parti nouveau, qui formera une majorité plus stable et ramènera une période relativement paisible.

De votre ancien Président du Conseil, j'apprécie la loyauté, son amour du pays, sa facilité de travail, mais, ce qui lui manque, c'est une sorte d'intuition qui lui indique que certaines possibilités ont des limites. Il est parfois nécessaire de faire des concessions pour regagner le terrain perdu dans la lutte politique ; il comprendra son erreur et reprendra un jour la besogne commencée. Dans un

régime républicain, il ne faut pas que ce soit le même homme qui gouverne constamment, la nature humaine ne peut extérioriser toutes les qualités nécessaires.

Je ne suis pas complètement d'accord avec les hommes politiques qui vont prendre le pouvoir. Je voudrais allier un idéal supérieur aux idées politiques et humaines. Les politiciens actuels puisent dans leur moi conscient. Les gouvernements qui vont se succéder sont nécessaires pour exercer une compression entre les partis de gauche et ceux de droite. Ils vont prendre à la gauche ce qui peut être pris dans votre société actuelle.

Je crois que les hommes qui vont être appelés au gouvernement seront obligés de circonscrire leur programme dans un cercle plus étroit.

De l'espace, je peux vous dire que, pour la stabilité de la France et du monde, il faut allier les théories humanitaires à des théories rationnelles et positives. Le jour où votre direction politique sera stabilisée, votre science aura marché, vos cerveaux seront plus aptes à comprendre qu'une spiritualité nouvelle doit éclore et que l'humanité doit s'imprégner de rationalisme.

Nous projetons des radiations susceptibles de donner les forces évolutives nécessaires pour équilibrer les cerveaux des hommes politiques, afin d'amener une période de paix.

Message du 11 juillet :

Au point de vue psychique, la situation européenne doit s'éclaircir. De l'espace, nous ne pouvons analyser chaque pensée humaine au point de vue politique, puisque tout se traduit par plus ou moins de pureté, par des couleurs plus ou moins claires et des densités fluidiques variées.

Lorsque nous jetons un regard sur les diverses régions de votre planète, nous voyons si les luttes sont plus ou moins violentes. À l'heure actuelle, il s'agit de circonscrire un foyer représentant les appétits et l'esprit de domination de votre ennemie de 1914. Deux moyens sont à votre disposition : briser les fluides mauvais par une volonté inébranlable ou les dissoudre en projetant sur ces fluides d'autres fluides plus éthérés, dont la nature sera en rapport avec l'élévation de la conscience et le sentiment de la justice. Voilà comment se présente la carte psychique de votre champ de bataille politique !

La France et l'Angleterre pourraient, si elles le voulaient, conjuguer leurs efforts pour comprimer le cercle adverse. Il faudrait peu de chose pour cela, mais ce peu est difficile à réaliser. La foi anglaise manque de sincérité ; elle est doublée d'une arrière-pensée. Tout en voulant éviter une nouvelle guerre avec l'Allemagne, elle aspire à la maîtrise du monde en dictant à tous ses volontés.

En France, l'idéal national n'est pas suffisamment allié à l'idéal de justice et d'équité. Ce qui nous empêche d'agir de l'espace, c'est que des forces opposées y suscitent des controverses incessantes.

Il faudrait que l'égoïsme anglais fît place à un sentiment de justice qui fusionnerait fluidiquement avec les émanations idéalistes françaises, lesquelles se brisent sur la logique trop implacable de vos alliés.

Trois forces sont donc en présence : la force brutale allemande, l'idéal incomplet français, l'égoïsme et la logique trop puritaine anglaise.

Les conférences entre les deux premiers ministres ne sont pas arrivées à un grand résultat. En Angleterre, il y a en jeu des intérêts allemands et des buts financiers.

D'en haut, on veut qu'il surgisse de votre pays des hommes honnêtes, intègres, ayant un idéal formé d'amour du pays et de justice sociale. Vous les possédez, mais en faisceaux séparés.

L'idéal spirite va grandir, mais, avant que vos faisceaux radiants rejoignent les nôtres, il faut que la tempête morale soit calmée.

*
*   *

Que puis-je ajouter à la claire vision de ces grands Esprits qui, tous, ont joué un rôle politique important pendant leur dernier séjour terrestre ? Comme eux, je suis républicain, non pas que je considère notre République comme le plus parfait des gouvernements. Sur ce point, je partage les

vues de Montesquieu, qui écrivait que la République exige la sagesse et la vertu. Il manque à la nôtre, ainsi que le disent les l'idéal supérieur, la tradition morale qui fait la grandeur et la dignité des nations.

À la rigueur, je m'accommoderais, comme tant d'autres, d'une monarchie constitutionnelle si je savais qu'elle puisse donner plus de paix et de bonheur à mon pays. Mais je crois une restauration de ce genre impossible, car les éléments nécessaires à son succès font défaut, c'est-à-dire le respect de l'autorité, le sentiment de la hiérarchie, le goût de la discipline.

Je suis pour la démocratie, qui, seule, me paraît capable d'assurer la pacification et le rapprochement entre les peuples. Les États despotiques et la politique des souverains sont naturellement portés à user de la force pour accroître leur puissance, tandis que les démocraties, où l'ensemble des citoyens élus doit se prononcer sur les questions graves, sont peu favorables à la guerre, qui, loin de rapporter, ruine les peuples. Aussi, à notre époque, cherche-t-on à créer des institutions assez sages et assez puissantes pour régler part l'arbitrage les conflits entre nations, v

Rappelons ici que les deux plus anciennes républiques du monde : la Suisse et les États-Unis, dans leurs œuvres fondamentales, s'inspirent d'un idéal commun qui, à l'origine, revêtait un caractère sacré. Le pacte du *Grutli* et celui des émigrants de la *Mayflower* unissait les contractants en un lien fédéral sanctionné par une foi spiritualiste et une prière à Dieu.

Ces sentiments ont persisté et font encore la grandeur de ces peuples qui ont su souvent réagir contre les empiètements de la politique utilitaire et matérialiste qui tend à envahir le monde. La France, elle aussi, a eu ses heures d'idéalisme et de spiritualité. La Déclaration des Droits de l'Homme et les publications de 1848 en portent l'irrécusable témoignage. Mais aujourd'hui elle semble avoir oublié cet idéal supérieur qui fait le prestige des œuvres humaines. La dernière guerre a altéré bien des caractères et des consciences, elle a déchaîné des appétits, des convoitises sans limites.

Autrefois, on connaissait deux moyens de faire face aux nécessités de l'existence : acquérir des richesses ou bien restreindre les besoins en procédant avec économie. Ce dernier moyen, le plus sûr cependant, est tombé en désuétude.

On veut posséder à tout prix. Les besoins se sont multipliés au point de rendre la lutte pour la vie plus âpre, plus tyrannique. Aussi le travail, la tâche quotidienne ; qu'on accomplissait jadis avec joie, avec entrain et bonne humeur, le travail — bien allégé cependant — est devenu pour beaucoup une contrainte, un joug que l'on supporte difficilement.

On ignore qu'en multipliant les besoins factices, en attisant les désirs, on prépare le malheur de l'être, non seulement sur la terre, mais aussi dans la vie de l'espace, car, si les besoins disparaissent avec le corps, les désirs, qui sont de l'esprit, persistent avec lui et les privations se font sentir dans cet Au-delà où la matière n'a plus d'empire. L'absence des choses que nous avons trop aimées devient une cause de souffrance.

À tous ces maux, quel sera le remède ? On ne peut le trouver que dans un renouveau de l'esprit et du cœur, c'est-à-dire dans une éducation nationale qui explique à l'homme le pourquoi de sa présence et de son passage sur la terre. Car, à quoi sert de conquérir les airs, les eaux et toutes les puissances matérielles, si l'homme n'apprend pas à se connaître et à discerner le but de sa vie. Et si le remède n'est pas dans l'étude et dans la science, il viendra par l'épreuve, car les causes amères sont les plus efficaces pour le progrès et l'épuration de l'être.

Mais voici que commence, par une collaboration étroite avec le monde invisible, une nouvelle phase de l'évolution humaine. C'est par les efforts réunis des habitants de la terre et de l'espace que se dissiperont les ténèbres et que se guériront les maux qui pèsent encore sur l'humanité.

Léon Denis.

Octobre 1924

VIII

Si l'on considère l'œuvre de la troisième République, en faisant abstraction des critiques qu'elle peut comporter, on ne saurait méconnaître le grand effort social qu'elle a accompli, effort d'où résultent des avantages considérables au profit de la masse des travailleurs. Ces avantages se résument comme suit : assurances sociales, retraites ouvrières, participation aux bénéfices d'un grand nombre d'industries, protection des coopératives et de la mutualité sous toutes leurs formes. D'autre part, des offices de placement pour la main-d'œuvre ont été établis dans toute la France, 160.000 ouvriers en avaient déjà bénéficié en 1916. Ce chiffre s'est élevé à 1. 200.000 en 1923.

Le Ministère du travail vient de publier un résumé très suggestif des réformes accomplies dans le domaine qui lui est dévolu. On y signale des tentatives

hardies et des transformations décisives dans l'œuvre sociale. Le rôle de ce Ministère est d'une importance capitale ; il consiste à assurer la production nationale, régulariser le marché du travail, dénouer les grèves, apaiser les conflits. Grâce à son intervention, la France qui comptait plus de 120.000 chômeurs en avril 1911 n'en avait plus que 1.500 en 1923. Il a créé pour cela les travaux « dits de secours » et versé des subventions considérables aux caisses de chômage créées par les syndicats.

Le droit de grève est légitime, c'est l'arme du travailleur contre les prétentions exagérées des capitalistes, des chefs d'industrie. Mais c'est une arme à double tranchant qui se retourne parfois contre celui qui s'en sert et le blesse. En outre, la grève en s'étendant peut paralyser toute la vie économique d'un pays et causer des privations, des souffrances cruelles à tout un peuple, sans distinction de classes.

C'est alors que l'action de l'État peut être efficace, non pas en s'imposant comme arbitre obligatoire, mais en faisant entendre à tous, par la bouche de ses représentants, les paroles d'apaisement et de conciliation et en recherchant avec les intéressés, dans un esprit d'équité, les moyens de poursuivre l'œuvre pacifique et féconde du travail. Par exemple, en 1922, on a vu 679 grèves, intéressant plus de 40.000 travailleurs, arbitrées avec succès.

D'autre part, la coopération sous toutes ses formes a pris un grand développement, elle est devenue une ressource précieuse pour adoucir les conditions de l'existence de l'ouvrier et de sa famille. Le nombre des coopératives de consommation s'élevait à 4910 en 1920, avec 2.500.000 adhérents et un budget de deux milliards.

C'est ainsi que depuis un demi-siècle nous voyons se dérouler l'œuvre sociale d'une façon lente, il est vrai, mais sûre et continue ; œuvre de patience et de longue haleine, beaucoup plus efficace dans ses effets que les révolutions violentes qui amènent fatalement des réactions non moins violentes et remettent tout en question.

Malgré toutes ces améliorations, le peuple reste mécontent, la classe ouvrière semble dédaigner la réalisation graduelle, méthodique des progrès sociaux, une sorte d'aigreur persiste chez un grand nombre, et cependant la situation matérielle de l'ouvrier est, en général, devenue préférable à celle de la petite bourgeoisie.

Pourquoi le peuple reste-t-il défiant, et parfois hostile ? C'est qu'il a été longtemps trompé, abusé et même trahi dans le passé. Le peuple est devenu incrédule, non seulement à l'égard des dogmes, mais encore au sujet des promesses électorales : pourtant il n'est pas sceptique. Ce qu'il demande avant tout c'est la justice. Et cette aspiration qu'il a vers la justice immanente n'est-elle pas un sentiment puissant et presque religieux ? On le trouve au fond des consciences, et c'est là, au milieu des incertitudes et des contradictions, ce qui nous oriente vers un état meilleur. Il nous faut

des institutions qui mettent la justice, dans Sa famille, dans la cité, qui en fassent le mobile de toutes les actions.

Dans ce sens, il reste beaucoup à faire, car, ce n'est pas tout que d'assurer à l'ouvrier le pain et le gîte. Le peuple, n'a pas seulement des besoins matériels, il. demande aussi que l'on cultive ses facultés supérieures. Son instruction, trop négligée par une politique matérialiste, par son insuffisance et ses fausses méthodes n'a pas peu contribué à créer l'état de trouble, le malaise dont nous souffrons. Le peuple, devenu souverain, a besoin d'être plus éclairé dans ses votes et ses jugements.

Il faut songer à donner à l'homme une foi libre et désintéressée qui le soutienne dans ses épreuves, une croyance rationnelle qui lui permette de réagir contre les causes de déchéance. L'heure est venue de substituer au dogme vieilli un idéal scientifique et éclairé en harmonie avec l'évolution humaine. Alors le peuple montrera toutes les qualités qui sont en lui, et on verra se dissiper les préjugés, la méfiance que la démocratie inspire encore à certains esprits inquiets.

En effet, le problème intellectuel se relie étroitement au problème moral. Tous deux nous imposent le devoir de combattre l'alcoolisme et tous les vices qui entravent le développement de la race. Il faut apprendre à l'homme à se respecter lui-même, à sauvegarder sa propre dignité, car, en relevant le niveau moral, on travaille du même coup à résoudre tous les problèmes difficiles de l'heure présente.

Le sentiment de la justice dont nous venons de parler trouve sa sanction dans les enseignements du spiritisme. La masse énorme des témoignages d'outre-tombe n'est-elle pas la preuve que cette notion est la loi même de l'univers, la règle suprême des êtres et des choses ? Jointe à la loi d'évolution qui s'y rattache étroitement, cette preuve procurerait aux institutions basées sur le progrès et la justice une force morale incomparable et une sorte de consécration.

N'oublions pas que la solution des questions sociales ne saurait être complète, satisfaisante, définitive, aussi longtemps qu'une haute pensée ne viendra pas rayonner sur les intelligences et sur les cœurs ; aussi longtemps qu'un élan de solidarité humaine ne viendra pas dissiper les malentendus, les dissentiments qui séparent encore les partis et les classes, faciliter la fusion des intérêts, l'union des efforts dans l'accomplissement de l'œuvre commune. Il faudrait plus de conscience chez les uns, plus de justice chez les autres, avec le sentiment des devoirs et des responsabilités qui incombent à tous dans la mesure des ressources et du pouvoir de chacun.

Cette grande pensée, ce noble idéal, ces sentiments élevés, Jean Jaurès s'en inspirait dans ses discours et dans ses actes, et de là la forte impression qu'il exerçait sur ses auditeurs. Depuis sa mort nous cherchons parmi les socialistes ceux qui se rendront dignes de le remplacer, mais nous gardons l'espérance de les voir surgir un jour.

En attendant, c'est une grande doctrine qui vient montrer, à tous, les liens de fraternité qui nous relient à travers nos vies renaissantes dans notre marche vers le même but grandiose et lointain. Elle seule peut nous aider à résoudre les nombreux problèmes qui inquiètent et passionnent encore l'esprit humain.

Le socialisme de l'avenir sera le socialisme spiritualiste, car il réalisera un idéal basé sur le développement des plus hautes facultés de l'âme. Lui seul saura dissiper les préjugés de castes, de races, de couleurs, de religions et faire naître un sentiment profond de fraternité humaine.

Quel sera son programme d'action le jour où, la période des luttes étant close, il devra couronner son œuvre de régénération sociale ? Nous croyons que ce programme peut se résumer comme suit :

Assurer le pain des vieux jours et l'abri d'un foyer aux travailleurs usés par l'âge et les infirmités.

Donner à l'enfant l'aliment intellectuel nécessaire, c'est-à-dire l'instruire de ses devoirs et du grand but de la vie ; l'initier aux principes qui font de l'univers et de l'ensemble des existences un tout harmonieux dont il est partie intégrante, agissante et responsable.

Protéger la femme contre les faiblesses morbides et les séductions funestes, lui épargner, dans l'état de grossesse, le travail manuel et lui rendre possible la vie familiale et l'éducation des petits.

Assurer à tous une part de bien-être proportionnelle à la tâche accomplie et aux services rendus dans l'œuvre sociale. Rendre accessibles à toute âme humaine les enseignements, les consolations, les lumières que procure le culte du bien et du beau sous ses formes diverses : art, littérature, poésie, tout ce qui constitue un moyen d'élévation, de moralisation et de perfectionnement, tout ce qui efface dans l'âme les souillures du passé, tout ce qui prépare l'être à ses destinées réelles. En un mot, procurer à tout être humain ce qu'il est venu demander à l'existence, c'est-à-dire, selon la loi d'évolution, un marche-pied pour monter plus haut dans la hiérarchie des âmes par le développement des qualités de l'esprit et du cœur.

*

*   *

On me pose à propos d'économie sociale, une série de questions auxquelles je vais m'efforcer de répondre :

Pourquoi — me demande-t-on — le plan des réformes sociales, si légitimes et si urgentes, est-il si long à réaliser ? Que devons-nous penser du conflit permanent entre le capital et le travail, du syndicalisme, de la C. G. T. et de la loi de huit heures ?

Quelle est la forme la plus pratique de la coopération ouvrière et des interventions de l'État ?

Le socialisme, même dans ses revendications les plus légitimes, se heurte à des traditions robustes devant lesquelles il est parfois contraint de céder. Si, dans les milieux parlementaires, au sein de l'opposition, il se montre intransigeant, des qu'il est parvenu au pouvoir, on le voit aussitôt modérer son action, suspendre son programmé de réformes et temporiser.

Ramsay Mac Donald était dans l'opposition à la Chambre des Communes le plus virulent orateur travailliste. Devenu premier Ministre, il déclare lui-même vouloir concilier les réformes nouvelles avec les formes anciennes de la Société anglaise. Il raille ceux qui prétendent transformer en un jour les hommes et les institutions, et remet à plus tard la nationalisation des mines et des chemins de fer rêvée par son parti.

« Notre programme de réformes, dit-il, sera l'œuvre des générations successives et même quand nous serons morts, partis et oubliés, la marche continuera. L'idéal d'un grand avenir se dressera encore devant notre peuple ». R. Mac Donald ne croit ni à l'existence de classes irréductibles, ni à la lutte entre elles, ni à la révolution fatale ni même à la révolution possible (*Journal de Genève*, 2 septembre 1924).

Dans un sens différent, la république des soviets, qui naguère avait aboli le capital et la propriété, s'ingénie aujourd'hui à solliciter des emprunts près de tous ceux qui voudront bien lui avancer de grosses sommes, elle offre, comme garantie aux financiers des concessions de mines ou de forêts.

En France, nos socialistes n'auront garde de tomber dans cet excès, ils savent que le capital est une force. C'est la réserve des peuples et on voit que les bolchevistes eux-mêmes ne peuvent tenter le relèvement de leur pays sans faire appel au crédit. Partout les porteurs de titres sont légion, et on les retrouve jusque parmi les plus humbles travailleurs.

Ainsi le socialisme s'assagit par la force même des choses. Il reconnaît que le capital est nécessaire pour la réalisation des grands travaux, la mise en marche des activités et la direction générale de la main-d'œuvre. Son objectif essentiel sera donc une répartition plus équitable et plus égalitaire de la richesse entre les divers éléments de production. Quant aux excès provenant d'un mauvais usage de la puissance financière, on peut toujours les réprimer par des lois lorsqu'on a acquis le pouvoir.

Nous avons énuméré plus haut toutes les innovations créées par l'État en faveur de la classe ouvrière, et nous n'y reviendrons pas. Ajoutons seulement que la bourgeoisie ne voit pas sans

crainte son ingérence dans la production industrielle. C'est que l'expérience a démontré que l'État est souvent un mauvais exploitant, un producteur onéreux. Les exigences des ouvriers et des fonctionnaires qu'il emploie élèvent les prix de revient des produits à des chiffres qui en rendent l'exportation impossible. Les autres États, ceux qui auront su garder un régime de liberté, comme les États-Unis, garderont la suprématie sur tous les marchés et leurs avantages seront tels qu'ils ne songeront guère à adopter les méthodes de l'Étatisme.

Un socialisme sage et avisé devra toujours faire, dans l'œuvre générale une large part à l'initiative privée, source d'énergie, d'émulation et de concurrence féconde.

En ce qui concerne les grandes associations patronales et ouvrières, les fédérations et syndicats, on doit reconnaître au même degré leur raison d'être dans la juste mesure où ils placent l'intérêt supérieur du pays au-dessus des intérêts de caste ou de corporation. Il faut les admettre comme légitimes, à la condition de ne pas sortir de leur rôle social et de se garder de cet esprit de domination qui tend à l'oppression d'une classe par l'autre et aboutit à des réactions dans le sens contraire.

N'est-ce pas un instinct naturel qui porte les hommes à grouper leurs forces en vue d'un danger à courir, d'une difficulté à surmonter ? L'ordre social doit comporter la liberté d'association tout en maintenant un juste équilibre entre ces groupements de forces et en s'opposant aux empiétements des uns sur les autres, chacun veillant à ses intérêts propres.

Dans l'ordre économique, la solution du problème est dans l'association du capital, moteur indispensable de toute entreprise, de l'intelligence directrice et de la main-d'œuvre qui exécute. Là comme en toutes choses, l'équité doit présider à la répartition des biens. C'est le but immédiat et terrestre de l'idéal démocratique et c'est pourquoi les masses ouvrières ont mis en lui leur espérance et leur foi.

Sans doute l'accord n'est pas toujours facile à réaliser, les conflits périodiques qui éclatent à. la verrerie ouvrière d'Albi, entre la direction et le Conseil des travailleurs, le démontrent. Mais rien ne s'obtient sans peine !

Nous devons signaler des innovations heureuses qui donnent une forme plus pratique à la solution du problème coopératif : Certaines grandes industries anglaises et américaines ont créé ce qu'elles appellent « l'actionnariat » *copartnership*, c'est-à-dire l'accession de l'ouvrier à une part du capital qu'il acquiert par la mise en œuvre de son épargne dont le versement est complété par la direction dans la proportion du temps de service accompli. D'autres compagnies créent des *actions de travail* qui viennent s'ajouter aux salaires des ouvriers spécialistes. De sorte qu'ils deviennent eux-mêmes co-propriétaires.

L'expérience montre que ces systèmes sont préférables à la simple participation aux bénéfices, car ils assurent une plus juste répartition des avantages et des pertes.

Quant à la loi de huit heures, si son application paraît justifiée pour certaines industries comme les mines, la métallurgie, les verreries, etc., en d'autres cas, elle a produit de véritables abus. Par exemple, les Compagnies de chemins de fer ont dû augmenter leur personnel dans des proportions entraînant des dépenses excessives. Il leur a donc fallu surélever les tarifs de transports de telle façon qu'ils sont devenus une gêne considérable pour le commerce et l'une des causes permanentes de la vie chère.

Encore à ce point de vue, la liberté du travail nous semble préférable, surtout maintenant que l'ouvrier possède, dans ses syndicats, les moyens de lutter à armes égales avec le patron. D'ailleurs, la loi de 8 heures a déjà subi tant de dérogations qu'elle n'est plus guère que lettre morte. Sur ce point, comme sur tant d'autres, la nécessité oblige à des transactions.

Pour produire tous ses effets bienfaisants, le socialisme ne doit pas se confiner dans un réalisme à courte vue et méconnaître l'importance du facteur moral dans la solution des problèmes qu'il veut résoudre. Le spiritisme est un puissant moyen de propagande et de réalisation de toutes les idées grandes, généreuses et humanitaires. Il offre au socialisme une base et une sanction en dé

montrant que les principes de solidarité, de fraternité et de justice, qui sont son essence même, se retrouvent dans les lois universelles et sont la règle des mondes supérieurs.

Jusqu'ici, le socialisme n'a pu vaincre les préjugés qui se dressent contre lui. Le spiritisme vient, avec sa haute doctrine et sa science expérimentale, lui apporter le secours nécessaire pour triompher des obstacles et aplanir sa route. Déjà les résultats de ce grand mouvement rénovateur de la pensée apparaissent aux yeux de tous ceux qui savent en mesurer la marche et en calculer les vastes conséquences.

Bientôt, du sein même du parti socialiste, surgiront des hommes doués par la parole et par la plume, et qui trouveront là des arguments décisifs en faveur de leur cause. L'étude du spiritisme leur montrera la solidarité qui relie l'humanité visible à l'humanité invisible comme les deux parties d'un même tout ; elle leur montrera que les conditions de la vie de l'Au-delà, qui sont la conséquence de nos actes, sont régies par ce même principe de souveraine justice et qu'il est nécessaire de les connaître pour établir sur la terre des lois, des institutions sociales sages et harmoniques.

Léon Denis.

Jaurès Spiritualiste

Novembre 1924

I

Par un acte de la volonté nationale, les restes mortels de Jean Jaurès seront transférés au Panthéon le 23 novembre prochain, et cette grande figure prendra une place définitive dans l'histoire.

J'ai connu Jean Jaurès à Toulouse, dans le temps de sa jeunesse. Il n'était alors que professeur à la Faculté des Lettres, adjoint au maire, chargé du service de renseignement, et il habitait, avec sa famille, un modeste entresol de la place Saint-Pantaléon. Lorsque nous nous présentions chez lui avec mon ami Cadaux, receveur des hospices et président du groupe spirite, il nous accueillait avec cette bonté souriante qui le caractérisait et faisait, sans objections, droit à nos requêtes. Il s'agissait, pour nous, d'obtenir la salle des Conférences de l'ancienne Faculté, rue de Rémuzat, et, depuis lors, nous en eûmes la libre disposition chaque fois que nous voulions nous livrer à la propagande publique la ville des capitouls et des jeux floraux. Plus tard, en 1891, lorsque parut mon premier livre : *Après la mort*, je lui en fis parvenir un exemplaire à Paris où, devenu député, il dirigeait le journal *L'Humanité* qu'il avait fondé. Le compte rendu donné par cette feuille fut très favorable, et, par cet article, comme par nos entretiens précédents, je vis clairement que Jaurès penchait vers nos doctrines.

Jean Jaurès était né en 1859 à-Castres, c'est-à-dire au centre de ce pays des Albigeois, martyrs de la libre pensée et dont l'histoire est riche en scènes tragiques. Nous sommes là, dans ce Languedoc épris d'art, de poésie, de beauté qui possédait une culture intellectuelle et une civilisation raffinée, alors que la France du nord était encore à demi barbare. Jaurès, avec son éloquence imagée et son vaste génie, était comme une synthèse vivante, une personnification de cette race à la fois enthousiaste et pratique, formée par les courants ethniques les plus divers, fondus dans une unité harmonique. Dans tous ses discours et ses écrits on retrouve cette aspiration ardente vers l'idéal, vers la liberté et la justice, caractéristique de cette race originale, et féconde qui a produit tant d'hommes célèbres.

Dois-je le dire, c'est au cours de réincarnations nombreuses que l'âme de Jaurès s'est enrichie des qualités, des facultés brillantes de ce pays. Son histoire fut la sienne, il a joui du rayonnement de sa pensée, il a souffert de ses maux, participé à ses épreuves, à ses douleurs, et s'est toujours inspiré de son génie.

Moi-même j'en ai ressenti l'ambiance dans les années de ma jeunesse passées en ce milieu, et il me semble eu avoir gardé l'empreinte. Du fond de la vallée de l'Aude, que j'habitais alors, je pouvais contempler les crêtes de la Montagne Noire et ce pays du Minervois que Pierre de Cabarède défendit héroïquement contre les farouches croisés. Que de souvenirs historiques ! le sac de Béziers, la prise de la haute cité de Carcassonne et son vicomte Roger Trencavel, chargé de chaînes et jeté dans une fosse malgré la promesse formelle des chefs de la croisade. Puis le siège de Toulouse et cet épisode reproduit sur un panneau de la salle des Illustres, au Capitole : la baliste servie par des femmes d'où partit la pierre qui allait tuer Simon de Montfort.

Lorsque, avec mes amis toulousains, nous passions en revue ces événements mémorables, je sentais leurs âmes frémir à l'évocation de ce passé qui vit l'asservissement de leur petite patrie sous le joug impitoyable de l'Église et des rois. Car la flamme couve toujours en eux sous la cendre des siècles évanouis.

*
* *

Revenons à Jaurès.

Chose rare chez un homme politique, son caractère était à la hauteur de son talent. Tous ses biographes s'accordent à lui reconnaître un naturel simple, droit, bienveillant pour tous, cordial pour les plus humbles. Son abord était facile, il s'échappait de sa personne comme une radiation de vérité, de sincérité, de bonhomie qui le rendait sympathique même à ses adversaires. Cependant, il savait se libérer des promiscuités, des vulgarités de son parti en se plongeant dans un labeur acharné, en élevant sa pensée vers les hautes sphères d'une philosophie large et sereine.

Sans être un ascète, ses habitudes étaient des plus modestes et son intérieur peu dispendieux. La description que fit M. G. Téry de son cabinet de travail, ce « pigeonnier d'Auteuil », réduit à néant les calomnies de ses ennemis au sujet de son prétendu « luxe et de sa fortune ». La preuve est faite que Jaurès naquit et mourut pauvre.

Quant à son talent oratoire, afin de donner une idée de l'impression qu'il produisait sur tous, nous citerons ces lignes d'un de ses auditeurs, qui fut aussi un témoin de sa vie : « Jaurès était l'orateur parfait, intégral ; même lorsqu'il improvise il ne parle que de choses qu'il a étudiées à fond. Il s'adresse tout ensemble à la raison, aux sentiments et à l'oreille. Il est un artiste doublé d'un savant et d'un homme d'État. Plein de vigueur et de passion, il se possède pleinement. Il ne dit que ce qu'il veut et doit dire. Les pensées se suivent et forment un tout harmonieux… C'est un véritable athlète de la tribune. Il crie, il tonne, il tempête, il empoigne, il emporte l'auditeur, mais il ne cesse pas, en même temps, de l'éclairer et de l'instruire. Malgré sa voix monotone qui n'a rien d'agréable, mais qui agit plutôt comme une force élémentaire, il ne cesse pas d'intéresser. On sent la solidité, la vérité de tout ce qu'il dit. Si le débit est sans variété et dépourvu d'artifice, le caractère du discours change à chaque instant. De claires et fines pensées alternent avec des images somptueuses ; tantôt elles paraissent descendre d'une grande hauteur, tantôt elles jettent une masse de lumière éblouissante sur des problèmes en apparence inextricables. On se sent en présence d'une force supérieure, d'une forée de bonté et de clarté. Un courant d'amitié s'établit entre l'orateur et son auditoire. Et on sort meilleur, de la salle où Jaurès vient de répandre les flots sonores et limpides de sa vigoureuse et saine éloquence.

Après l'avoir entendu, on voudrait être l'ami, le frère de tout ce qui vit et qui souffre. On semble être revenu d'un voyage à travers un pays idéal d'éternelle beauté, d'éternelle justice. »

Presque toute la vie de Jaurès a été une lutte pour le socialisme. Sans doute, il a pu commettre des erreurs et parfois côtoyer l'utopie, mais nous ne croyons pas qu'il se soit jamais rangé du côté des communistes moscovites comme l'a prétendu M. Renaud, lors d'une discussion récente à la Chambre. Jaurès n'écrivait-il pas dans un article de la Petite République intitulé Mes raisons : « Jamais je n'ai dit que le parti socialiste, maître de l'État, userait de violence dans l'État, pour abolir les traditions. Je n'ai jamais fait appel qu'à l'organisation graduelle de la liberté, qu'à la force intime de la science et de la raison. »

*
* *

Voyons maintenant en Jaurès, le philosophe, et recherchons dans son œuvre sur quels points nous pouvons nous rencontrer. Au premier abord, elle nous apparaît comme une sorte de panthéisme idéaliste où toutes les formes du spiritualisme se rejoignent, se fondent dans une vaste et puissante unité. C'est, du moins, ce qui se dégage de sa thèse, publiée sous le titre : *La réalité du monde sensible* [9].

Mais cette thèse de sa jeunesse représente-t-elle la dernière pensée, la conception ultime de l'auteur ? Lui-même déclare : « Je n'ai pas la prétention puérile de n'avoir jamais changé en vingt années d'expérience, et je me garderai de dire que la vie ne m'a rien appris. »

À mesure qu'il avançait en âge, dit Lévy-Bruhl dans sa biographie [10], « les problèmes philosophiques et religieux s'imposaient de plus en plus à son esprit ». Il disait à ses amis « qu'il

9 J. Jaurès (1902). *La réalité du monde sensible*, 2è édition.
10 L., Lévy-Bruhl (1924). *Jean Jaurès, esquisse biographique.* éd. F. Rieder et Cle.

devait procéder par des suggestions de plus en plus nettes, avant d'aborder de front la question dans un ouvrage direct qu'il réservait pour sa vieillesse ». Loin de penser que le progrès social dût faire évanouir ces problèmes, il a écrit plus d'une fois que la Société nouvelle, fondée sur la justice, verrait se produire « un grand renouvellement religieux ».

Les formes religieuses actuelles disparaîtront, mais d'autres naîtront, car le sentiment et l'idée de l'infini sont indéracinables. « L'âme enfantine, dit Jaurès, est pleine d'infini flottant, et toute l'éducation doit tendre à donner un contour à cet infini qui est dans nos âmes. »

Ces paroles démontrent avec évidence que, si Jaurès avait vécu, il nous aurait doté d'une œuvre philosophique magistrale, mais la politique socialiste l'a entièrement absorbé et une mort prématurée a fait obstacle à ses projets.

Citons dans sa thèse ce qui mérite le plus de retenir notre attention :

« Quand le socialisme aura triomphé, disait-il, les hommes comprendront mieux l'univers. Car, en voyant dans l'humanité le triomphe de la conscience et de l'esprit, ils sentiront bien vite que cet univers, dont l'humanité est sortie, ne peut pas être, dans son fond, brutal et aveugle, qu'il y a de l'esprit partout, de l'âme partout, et que l'univers lui-même n'est qu'une immense aspiration vers l'ordre, la beauté, la liberté et la bonté [11]. »

Jean Jaurès, par ses conceptions philosophiques, se classe donc dans la grande École Idéaliste et spiritualiste qui va de Platon à Bergson et aboutit, par la force et la logique même des choses, à la doctrine des Esprits. « Le besoin de l'unité, écrivait-il, est le plus profond et le plus noble de l'esprit humain. Tout moment de la durée retentit à l'infini dans les moments ultérieurs, et *l'Esprit, en franchissant les siècles d'un bond, retrouve la suite intelligible de ce qu'il a quitté*. Il n'y a pas de solution entre la vie et la mort… L'univers est une grande société de forces et d'âmes qui, sollicitées entre le bien et le mal, aspirent, du fond des contradictions et des misères, à la plénitude et à l'harmonie de la vie divine. »

Il est évident que Jaurès avait l'intuition des existences successives de l'âme, car cette plénitude ne saurait être acquise en une seule vie. Sa pensée se précise quand il parle de « l'évolution intérieure et profonde des forces et des âmes cherchant toutes dans l'infini le point d'où elles pourront le posséder ». « Tous concourent à une fin idéale et jouent ainsi un rôle dans l'immense harmonie du tout. »

Jaurès a même une vague notion du périsprit, comme d'une forme antérieure et permanente de l'être, qu'on en juge plutôt : « L'homme futur n'existe pas en réduction et cependant il y a une forme caractéristique de la vie qui enveloppe et harmonise, avant même qu'elles se déploient, les qualités les plus diverses de la vie. »

Ainsi la philosophie de Jaurès aboutit à cette idée de l'unité universelle qui, transportée dans l'ordre social, deviendra la solidarité universelle. Jaurès ne négligeait pas de faire ressortir les conséquences funestes du matérialisme. Dans sa critique de cette théorie, il considérait « comme un sophisme le fait de vouloir constater certaines conditions organiques à tout phénomène de conscience, et de vouloir ramener à ces conditions la conscience elle-même ».

Ailleurs il décrit l'inquiétude et le vide dont souffre la pensée moderne : « Il y a, à l'heure actuelle, comme un réveil de religiosité, on rencontre partout des âmes en peine cherchant une foi. On a besoin de croire, on est fatigué du vide du monde, du néant brutal de la science : on aspire à croire… Quoi ? Quelque chose, on ne sait, et il n'y a presque pas une de ces âmes souffrantes qui ait le courage de chercher la vérité, d'éprouver toutes ses conceptions et de se construire à elle-même, par un incessant labeur, la maison de repos et d'espérance. Aussi on ne voit que des âmes vides qui se penchent sur des âmes vides comme des miroirs sans objet qui se réfléchissent l'un l'autre. On supplée à la recherche par l'inquiétude, cela est plus facile et plus distingué… Quiconque n'a pas eu, une fois, besoin d'une foi, est une âme médiocre. »

L'éducation du peuple était un des grands soucis de Jaurès. S'adressant spécialement aux instituteurs dans la *Dépêche de Toulouse* du 15 janvier 1888, il écrivait : « Il faut montrer aux

11 idem

enfants la grandeur de la pensée, il faut leur enseigner le respect et le culte de l'âme en éveillant-en eux le sentiment de l'infini qui est notre joie et aussi notre force, car c'est par lui que nous triompherons du mal, de l'obscurité et de la mort… Un jour, ils seront hommes, et il faut qu'ils sachent quelle est la racine de toutes nos misères : l'égoïsme aux formes multiples. »

Jaurès veut donner à chacun, par l'exercice de la faculté de penser, « le sentiment de la valeur de l'homme » et, par là, inspirer à tous « le goût de la liberté sans laquelle *l'homme n'est pas*. »

Déjà, dans sa thèse sur *La réalité du Monde sensible*, on trouve cette phrase que nous offrons aux méditations des déterministes : « La vie, à travers toutes ses formes, n'en reste pas moins la vie avec son infinie liberté ». Et plus loin : « La liberté se mêle à la nécessité comme le hasard à la loi. »

Tout, chez Jaurès, dit son biographe, « se ramène à l'interprétation idéaliste du monde, à un idéalisme supérieur fécond, idéalisme qui a pour point de départ la réalité totale, car l'idée elle-même, les forces idéales de l'humanité, les impondérables ne constituent pas moins un aspect de la réalité. Ainsi tous les problèmes s'éclairent d'une lumière d'en haut transcendante… Pour lui, le socialisme, ainsi que la démocratie, constituent un principe moral supérieur.

*
* *

On le voit par toutes les citations qui précèdent, la pensée de Jaurès, comme le vol de l'aigle, planait sur ces hauteurs dont l'enseignement des Esprits nous a ouvert l'accès. Sous des allusions à peine voilées, on y reconnaît les principes essentiels de leur doctrine : la notion des vies antérieures, l'évolution des âmes avec ses degrés, ses étapes innombrables et jusqu'à la prescience de cette forme subtile, permanente de l'homme que nous nommons le périsprit. Puis ce sont les perspectives de la vie infinie et la communion finale des êtres dans l'harmonie universelle.

En dehors de ces vues clairement exprimées, on peut regretter que Jaurès se soit trop souvent complu dans des abstractions métaphysiques qui rendaient sa philosophie obscure, peu compréhensible pour son entourage. Mais, s'il avait vécu, il nous aurait donné davantage. Ainsi qu'il se le proposait, grâce à ses intuitions profondes et à son prestigieux talent, il nous aurait laissé une œuvre puissante, capable d'influencer son temps et son milieu en procurant au socialisme ce qui lui manque le plus, c'est-à-dire une orientation élevée. La balle d'un déséquilibré mit fin prématurément à cette existence laborieuse. La grande âme de Jaurès plane maintenant au-dessus de nous et s'associe parfois à nos travaux.

Peut-être nous sera-t-il donné prochainement de faire connaître les jugements que lui suggère la vie de l'espace, cette vie spirituelle aux richesses incalculables, aux horizons sans fin.

Léon Denis

(A suivre.)

Décembre 1924

II

Dans un précédent article, nous avons résumé l'œuvre terrestre de J. Jaurès au point de vue philosophique et social, et nous avons constaté que, sur certains points, ses conceptions se l'approchaient des nôtres. Maintenant, nous allons suivre ce grand esprit dans l'Au-delà, afin d'exposer ses vues actuelles avec l'ampleur et l'éclat que leur inspire le spectacle de la vie universelle. Rappelons d'abord que, pour Jaurès, le socialisme ne consistait pas seulement dans la socialisation des moyens de production et d'échange. Sa pensée allait beaucoup plus loin ; il y voyait surtout la réalisation d'une grande idée : celle du droit et de la justice. C'est ce qu'il exprimait en termes puissants que nous aimons à reproduire :

> L'humanité a pour ainsi dire une idée obscure, un pressentiment premier de sa destinée, de son développement. Avant l'expérience de l'histoire, avant la constitution de tel ou tel système économique, l'humanité porte en elle-même une idée préalable de la justice et du droit, et c'est cet idéal préconçu qu'elle poursuit de forme de civilisation en forme supérieure de civilisation, et, quand elle se meut, ce n'est pas par la transformation mécanique et automatique des modes de la production, mais sous l'influence obscurément ou clairement sentie de cet idéal.
>
> En sorte que c'est l'idée elle-même qui devient le principe du mouvement et de l'action et que bien loin que ce soient les conceptions intellectuelles qui dérivent des faits économiques, ce sont les faits économiques qui traduisent peu à peu dans la réalité et dans l'histoire l'idéal de l'humanité.

Il y a là une réfutation éloquente des théories vulgaires qui voudraient faire du socialisme, de cette grande et noble conception de la vie sociale, un ordre de choses qui ramène toutes les conditions de la vie à des questions d'intérêt matériel. Pour Jaurès, le principe évolutif, qui est l'essence même du socialisme, est d'ordre moral.

Il ne restait pas moins attaché au principe de liberté, et ne consentit jamais à sacrifier l'autonomie individuelle à la collectivité. La domination d'une classe, disait-il aussi, est un attentat à l'humanité. N'est-ce pas là, par anticipation, une répudiation des théories moscovites ?

On le voit, ce qui distingue, par-dessus tout, la conception socialiste de Jaurès, c'est son caractère idéaliste. Il ne s'agit pas ici de cet idéalisme subjectif qui considère le monde extérieur comme une pure illusion des sens, mais de celui qui fait de l'idée, par conséquent de l'esprit, le principe essentiel de la vie et de l'évolution.

Jaurès était avant tout tolérant et conciliateur, il se complaisait à rechercher dans tous les systèmes, et même dans le matérialisme de Karl Marx. Les points par lesquels ils pouvaient s'adapter à un spiritualisme rationnel. Dans ses analyses, il ne séparait pas la thèse de l'antithèse et, de là, il savait s'élever jusqu'à une synthèse qui embrassait toute chose dans une unité harmonieuse.

Il faut lire dans sa *Réalité du monde sensible*, avec quelle puissance de dialectique et quelle hauteur de vues il commentait les théories des grands philosophes : Descartes, Liebniz, Spinoza, Kant, Hegel, etc., sans parvenir ce pendant à dégager des contradictions et des antinomies la solution du grand problème.

Il faut bien reconnaître que ces penseurs pèchent tous par le même coté ; ils voient les choses d'*en bas*, c'est-à-dire du point de vue terrestre, forcément étroit et restreint et ne peuvent, malgré l'élan de leur esprit, atteindre à la compréhension totale. Et c'est ici qu'éclate la supériorité de la doctrine des Esprits qui voient les choses d'*en haut* et embrassent la majestueuse unité des êtres et

des lois. Du moins, Jaurès suppléait à cette faiblesse humaine par des intuitions géniales qui le préparaient à cette connaissance de l'univers invisible auquel il appartient aujourd'hui.

Certains critiques ont cherché à faire passer Jaurès pour un athée, pour un adversaire du sentiment religieux. Rien n'était plus faux. Le passage suivant d'un de ses articles de la *Dépêche de Toulouse*, du 4 juillet 1892, dissipe sur ce point toute équivoque. On y lisait :

> Je crois qu'il serait très fâcheux, qu'il serait mortel de comprimer les aspirations religieuses de la conscience humaine. Ce n'est point cela que nous voulons ; nous voulons, au contraire, que tous les hommes puissent s'élever à une conception religieuse de la vie, par la science, la raison et la liberté.. Je ne crois pas du tout que la vie naturelle et sociale suffise à l'homme. Dès qu'il aura, dans l'ordre social, réalisé la justice, il s'apercevra qu'il lui reste un vide immense à remplir. Je n'hésite pas non plus à reconnaître que la conception chrétienne est une forme très haute du sentiment religieux, et je goûte médiocrement certaines facéties grossières sur le Christianisme et sur les prêtres.

*
* *

Depuis la guerre, les représentants des peuples et les diplomates se sont livrés à des débats fréquents et prolongés sur des sujets concrets et matériels : créances, dettes, dévastations à effacer, problèmes financiers à résoudre, zones et frontières à établir, etc., etc. Mais voici que l'idéalisme cher à Jaurès vient de surgir et de provoquer des débats d'un caractère plus noble, plus généreux. A Londres, à Genève, on discute la paix par l'arbitrage, le désarmement, la sécurité des faibles. On étudie, on recherche toutes les forces morales qui peuvent assurer la paix du monde et le rapprochement des races humaines.

Parmi ses préoccupations habituelles, Jaurès eut toujours le constant souci de la paix universelle et du désarmement général il en lit l'objet de vibrants discours et de pages étincelantes. Mais aujourd'hui comme alors. la solution du problème reste difficile. La conférence de Washington sur le désarmement n'a été qu'un leurre, celle de Genève aura-t-elle un meilleur sort ? On se demande comment désarmer en face de l'égoïsme féroce des uns et du nationalisme effréné des autres. L'orgueil de race, l'esprit d'envahissement et de conquêtes restent un obstacle à l'entente pacifique des nations.

La nécessité d'un facteur moral apparaît ici comme évidente. On ne peut songer à désarmer les bras sans désarmer les esprits. Il faut montrer aux hommes et aux peuples les conséquences de leurs actes retombant sur eux à travers les temps, en s'appuyant sur les témoignages d'outre-tombe qui en font foi et nous disent que toute violence se paie. Or, ceci, le spiritisme seul peut le démontrer, et c'est pourquoi il doit prendre place dans les études et les méditations de tous ceux qui ont la direction des sociétés humaines. Il faut sur tout que le sentiment du devoir et des responsabilités se substitue peu à peu dans la conscience profonde des peuples à la suprématie de la force et au droit illusoire de la souveraineté. Jusque-là les plus solennels accords internationaux risqueront de n'être que des « chiffons de papier ». Nous croyons que, par la force des choses et la marche ascendante des idées, le socialisme arrivera peu à peu à s'imprégner de ces solutions.

Il existe dans les profondeurs de certaines âmes comme un foyer dont les rayons illuminent des choses que les yeux du vulgaire ne peuvent voir. Jaurès n'avait-il pas le pressentiment de cette évolution nécessaire lorsqu'il écrivait [12] :

« Il faut au socialisme une philosophie politique et sociale se rattachant à la philosophie générale de l'univers et de la vie ».

12 J. Jaurès. (1899). *Action Socialiste*. Paris : G. Beliais, p. 160.

Nous trouvons chez plusieurs de ses disciples et biographes la même affirmation. L'un d'eux l'exprime en termes formels : « Le socialisme sera empreint de cet idéalisme de Jaurès, ou il ne sera pas [13] ».

Pour eux ; comme pour nous, la pensée est une force qui, par l'intensité, acquise, se transforme en action. C'est ce qui permet de dire que c'est l'esprit, générateur de la pensée et force impérissable, qui anime et dirige le monde.

Toute l'action de Jaurès, d'une immense portée sociale, n'est autre chose que l'application de cet idéalisme pratique. Jaurès avait l'intuition profonde des révélations à venir, et ses conceptions contenaient en germe tout le développement de la future humanité.

*

* *

Depuis lors, le voile s'est levé pour Jaurès ; son âme est retournée dans ce monde invisible d'où elle était sortie, ce monde des causes, des forces et des lois, océan de vie dont les flots se déroulent, se succèdent à l'infini. Là, son esprit s'éclaire de lumières plus vives, sa conscience s'épanouit, sa mémoire dilatée retrouve les souvenirs lointains et l'enchaînement de ses existences passées se reconstitue.

Je pensais que l'âme évoluée de Jaurès, libérée des liens charnels, aimerait à explorer les profondeurs sidérales pour contempler les merveilles que la main divine y a semées avec profusion. Mais non ! Jaurès est ramené vers la terre par ses affections et surtout par le souci de la tâche interrompue, de l'œuvre irréalisée. Il plane sur ses compagnons de lutte pour les inspirer, les diriger, les modérer.

Ayant appris que Jaurès se communiquait dans certain groupe spirite bien dirigé, j'ai prié mes amis de l'espace, mes guides invisibles — ceux-là même qui m'ont poussé à traiter la question sociale — de lui demander son concours et de l'amener vers nous. Ils l'ont fait. E t c'est à eux que nous devons la faveur de nous entretenir depuis quelques mois avec l'Esprit de Jaurès. Voici dans quelles conditions.

Pour se manifester, il procède par incorporation. Dès qu'il a pris pleine et entière possession du médium endormi, il se dresse d'un seul coup, de toute sa hauteur, parle debout et par son attitude, par ses gestes, rappelle le tribun qui harangue la fouie. Sa voix est forte, sa parole vibre avec ta n t d'énergie qu'il a rapidement épuisé les ressources fluidiques du médium. Tous ceux qui l'ont entendu, soit à la Chambre, soit ailleurs, déclarent qu'il est impossible de le confondre avec aucun autre Esprit. Je retrace ici fidèlement ce qu'on a pu recueillir de ses paroles, car son verbe est rapide et s'écoule comme une onde que rien n'arrête :

10 octobre 1924. — Je suis heureux de trouver en vous qui travaillez à infuser dans la conscience d'êtres déshérités, moralement parlant, une doctrine de laquelle est expurgé tout sentiment confessionnel, tout sentiment de non-sincérité et en qui doit régner l'élévation de l'esprit. Vos amis invisibles vous ont conseillé de continuer votre* œuvre en adaptant le spiritisme à la cause sociale. Peu de philosophes ont abordé ce point de vue. Il était temps de le faire, et j'espère que l'humanité terrestre en recueillera un grand bien.

En chaque pays, l'évolution doit se poursuivre sous des formes différentes. J'ai consacré toute ma vie terrestre à détacher l'humanité de principes que je qualifierai de morbides, faits d'égoïsme, de passions et de lucre. Vous pouvez m'objecter que, dans toutes les classes de la société, il y a des êtres plus ou moins sincères et, par là même, plus ou moins méritants. Si, dans les milieux sociaux, il y a des parties moins brillantes les unes que les autres, il faut que les unes éclairent les autres au point de vue moral.

Ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est que, de par ma nature, je voulais montrer aux hommes intelligents et intègres qu'une partie de l'humanité avait été disgraciée au point de vue matériel comme au point de vue de l'indépendance morale.

13 Ch. Rappoport. (1915). *Jean Jaurès : l'homme, le penseur, le socialiste.* Paris : L'Émancipatrice. pp. 228, 430.

L'humanité n'est pas parfaite, elle ne peut l'être, puisqu'il faut tenir compte de l'échelle des existences successives. Cette échelle existe réellement, l'évolution s'accentuera quand cette connaissance viendra compléter mes doctrines.

Ce que vous avez dit de moi au sujet du Languedoc, mon œuvre, mes discours, l'amour du terroir, mes productions intellectuelles, tout est exact et manifeste mon attachement à la terre de France. Au point de vue psychique, je me suis toujours imprégné des effluves du soi natal. Je désire que les individualités s'harmonisent comme s'harmonise la terre française.

Je remercie la Nation française de me consacrer un souvenir ; on m'a incompris et on a fait de moi un remueur d'idées qui ne cherchait qu'à bouleverser l'ordre établi. Je n'ai jamais eu cette pensée. Un seul but a dirigé ma vie politique. Jeter un peu de lumière sur la conscience des hommes et aider à l'harmoniser en s'inspirant des doctrines de la charité, de la justice, du désintéressement. C'est pourquoi je pardonne au malheureux qui m'a frappé.

Au sujet des interprétations de M. Renaud, je ne serais pas devenu communiste de Moscou, je suis avant tout socialiste français. Mon socialisme est basé sur la justice et son adaptation à la race française, car j'estime que sur la terre de France les pensées doivent se fondre et s'unir dans un raisonnement fait de sensibilité, de bon sens, et non en semant la terreur pour obtenir une soumission passagère.

17 octobre 1924. — Vos guides m'ont appelé et me soutiennent de leurs fluides, afin qu'un contact plus intime s'établisse entre nous et que le pôle attractif constitué par votre groupe en soit renforcé. Le médium ne connaît pas mon œuvre et cela répond à mes idées : il est essentiel qu'il ne soit pas au courant do mes travaux.

J'avais dans ma dernière vie la conviction que tout ne s'arrêtait pas au seuil de la mort terrestre et qu'il existait des formes d'existence en dehors de la vie positive animant les créatures sur votre planète, qui est une des moins évoluées de l'univers. Avant tout, je rêvais de créer un rapprochement entre les différentes classes sociales. Un jour, le matérialisme sera comprimé, l'intelligence prendra le dessus ; les classes se fondront, l'individu par son subconscient se classera lui-même au point de vue de son développement. Vous êtes à une période de transition, de tâtonnement. Les forces fluidiques produiront des phénomènes de reconstitution. Soyez assurés que la vie est universelle, progressive, et que les ondes, les fluides en sont les principaux éléments.

27. octobre 1924. — Vous avez entrepris la tâche d'établir le parallèle, la corrélation entre le socialisme et le spiritualisme. Effectivement, le spiritualisme est l'étincelle idéaliste qui doit se relier au foyer socialiste et lui faire projeter des rayons fécondateurs. Le socialisme est une émanation des forces invisibles dont l'ensemble constitue un équilibre rationnel dans la marche de la vie universelle.

Il ne faut pas prendre ce mot de socialisme dans un sens péjoratif. Pour beaucoup de vos contemporains, ce mot est synonyme d'anarchisme, de bolchevisme et de communisme. Il n'en est rien. En remontant dans l'histoire des religions, l'unification sociale par l'élévation de pensée se retrouve, mais les tribuns, les doctrinaires ne se sont inféodés à aucune caste religieuse et c'est pour cela qu'on a dénaturé le sens de leurs paroles. On ne peut nier que le socialise me religieux ne soit excellent, dans son principe, mais il faudrait y associer plus de liberté morale. Il est nécessaire maintenant qu'une radiation d'essence supérieure inspire les doctrines relative ment nouvelles qui doivent orienter la marche de votre société moderne.

L'heure n'est plus où le socialisme religieux peut prendre un nouvel essor, il faut que l'individu se développe avec la liberté de penser avec son plein et entier libre arbitre, seul élément capable de rendre son raisonnement plus viril.

Actuellement, chacun n'émet pas des effluves suffisamment forts pour communiquer avec les plans vibratoires de l'espace. 11 faut donc éclairer et soutenir les masses qui ne demandent qu'à s'instruire dans l'esprit de justice et de raison, sans chercher des directives dans des lois trop vieilles

et trop peu logiques. Il faut faire comprendre à l'homme, d'une façon claire et précise, que la science qui doit l'éclairer un jour est à la fois spirituelle et rationnelle et qu'il y a corrélation entre la pensée de l'être humain et les effluves qui circulent autour de lui. Par là, il se sentira de plus en plus relié à cette nature immuable qui est une merveille d'équilibre et de subtilité vibratoire. Un double travail s'impose au point de vue social humain : inventaire de tous les abus et recherche des moyens indispensables à la bonne marche d'une société. Écarter tous les sentiments d'égoïsme qui n'engendrent que la haine et l'envie. Que chacun travaille à son développement personnel en extériorisant de son moi propre une force qui, en se rattachant instinctivement aux grandes forces de l'espace, parvienne à lui inspirer un idéal supérieur, une foi en la nature impérissable et en lui-même capable de le soutenir dans ses épreuves.

*
* *

Que pourrions-nous ajouter à ces paroles ? J. Jaurès a conservé ses opinions de la terre, mais il les expose, sur un plus large plan, avec cette hauteur de vues que l'esprit évolué peut acquérir au sein des espaces. Jaurès est bien vivant, toujours humain, le monde invisible auquel il appartient maintenant ne formant, en réalité, avec l'humanité terrestre, qu'un seul tout. Car l'humanité est double, et ses deux parties constituantes se pénètrent et se renouvellent sans cesse par la naissance et par la mort. Dans tous les temps, en tous milieux, les Invisibles ont participé à l'œuvre humaine, souvent à l'insu des incarnés.

L'Église, par ses doctrines et ses pratiques, a creusé un gouffre entre ces deux moitiés de l'humanité. Mais, grâce au spiritisme, voici qu'elles se rejoignent et s'unissent dans une tâche immense de rénovation et de progrès.

L'humanité, longtemps privée de sa conscience collective, ignorante d'elle-même et de son but, errait par des chemins sanglants ou boueux sous la conduite de mauvais bergers. Et voici qu'elle se retrouve, l'humanité, dans sa solidarité reconquise. Ses éléments d'outre-tombe rejoignent ceux de la terre pour reconstituer cette grande unité dans sa puissance morale et sa plénitude de vie. Désormais, groupant en faisceaux toutes les volontés et les forces radiantes, elle avancera avec plus de confiance, sous le regard de Dieu, vers les hautes destinées qui l'attendent.

Léon Denis .